

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

ANNÉE 1920

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN DROIT

(SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES)

SOUTENUE LE 6 DÉCEMBRE 1920, A 4 H. 1/2, PAR

**SALEH KHAN HECHMET es SALTANEH**

Diplômé de l'École des Hautes Études Commerciales  
et de l'École des Sciences Politiques de Paris

LA

# PERSE ÉCONOMIQUE

---

*Président :* M. LE PROFESSEUR GASTON JÈZE

*Membres du Jury :*

M. LE PROFESSEUR DESCHAMPS, M. LE PROFESSEUR SOUCHON

---

PARIS

IMPRIMERIE G. LEROY

6, rue de l'Ancienne-Comédie

1920



FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

ANNÉE 1920

THÈSE

N° .....

POUR

LE DOCTORAT EN DROIT  
(SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES)

SOUTENUE LE 6 DÉCEMBRE 1920, A 4 H. 1/2, PAR

SALEH KHAN HECHMET es SALTANEH

Diplômé de l'École des Hautes Études Commerciales  
et de l'École des Sciences Politiques de Paris

LA

PERSE ÉCONOMIQUE



*Président :* M. LE PROFESSEUR GASTON JÈZE

*Membres du Jury :*

M. LE PROFESSEUR DESCHAMPS, M. LE PROFESSEUR SOUCHON

PARIS

IMPRIMERIE G. LEROY

6, rue de l'Ancienne-Comédie

1920

---

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.*

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE  
DOCTEUR LOGHMAN OL MAMALEK

A MA FAMILLE

A MES MAÎTRES

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE  
MONSIEUR LE PROFESSEUR GASTON JÈZE

*Pour le grand honneur qu'il nous  
a fait en acceptant la présidence de  
notre thèse.*

## AVANT-PROPOS

Comme on le verra dans les pages qui suivent, la vie économique, en Perse, est étroitement liée à la question des voies de communications.

Les Gouvernements anglais et russe avaient demandé, en 1913, au Gouvernement persan, l'autorisation de faire des études préliminaires en vue de construire plusieurs lignes de chemins de fer qui, traversant l'Empire iranien en entier, devaient le relier d'un côté à l'Europe par la Russie, de l'autre aux Indes soit par le golfe Persique soit par le Baloutchistan.

Il était permis de croire que, de la construction de ces lignes, résulterait la renaissance économique de la Perse. J'avais consacré, à ce sujet, un opuscule remis en 1914 à l'Ecole des Sciences politiques, et dans lequel je faisais connaître, en outre, les ressources et les productions de notre pays. Les événements n'ont pas permis la publication de ce travail. Aujourd'hui que la question des chemins de fer persans se pose de nouveau, avec toutes ses conséquences, il m'a semblé utile de reprendre mon étude en la mettant à jour, et en lui donnant le développement qu'elle comporte maintenant.

Isolée, ou presque, de l'Europe par la guerre d'abord, par la Révolution russe ensuite, la Perse va reprendre ses relations commerciales avec l'étranger. Ses immenses richesses naturelles,

qu'il s'agisse de la flore, de la faune, du sous-sol, sont à l'heure actuelle à peine exploitées. Le jour où elles le seront comme il convient, la situation du pays changera du tout au tout, pour son plus grand bien et aussi, disons-le, pour le bien des autres pays. Ceux-ci trouveront en Perse les matières premières dont leur industrie a besoin, tandis que leurs produits manufacturés y trouveront un débouché facile.

On verra ci-après un tableau de transcription donnant pour quelques noms géographiques, à côté de la forme usitée en français, la prononciation persane. Ce tableau était nécessaire pour permettre au lecteur de retrouver sur les cartes, dont les transcriptions sont loin d'être uniformes, des noms écrits souvent de plusieurs manières.

Dans les statistiques, l'année est ainsi désignée : 1912-1913, 1913-1914, etc.; cela s'explique par le fait que l'année administrative commence à l'équinoxe de printemps, le 21 mars.

Les poids et mesures n'ont pas, en Perse, une valeur uniforme; le même terme peut exprimer des quantités très différentes, selon qu'il s'agit de telle ou telle province. C'est pourquoi, j'ai toujours donné, pour les poids et mesures, leurs équivalents français.

*Prononciation française.*

Boroudjerd.  
Bouchire.  
Damgan.  
Irak-Aragh.  
Ispahan.  
Kazvin, Kasvin.  
Kara-Dagh.  
Kanikine.  
Kasré-Chirine.  
Kirman.  
Koum.

*Prononciation persane.*

Broudjerd.  
Bouchehr.  
Damoghan.  
Arâg.  
Isfahan.  
Gazvine.  
Gâra-Dâgh.  
Khaneguîn.  
Gasré-Chirîn.  
Kerman.  
Goum.

|                 |               |
|-----------------|---------------|
| Koutchan.       | Goutchan.     |
| Louristan.      | Loristan.     |
| Mazanderan.     | Mazenderan.   |
| Maragha.        | Marâgah.      |
| Meched.         | Mechhed.      |
| Mechedisser.    | Mechhed-Ser.  |
| Mohammera.      | Mohammerah.   |
| Ormuz, Hormuz.  | Hormoz.       |
| Ourmiah.        | Oroumyah.     |
| Saoudjboulak.   | Saoudjboulag. |
| Sultanabad.     | Soltan-Abad.  |
| Sistan.         | Séïstan.      |
| Talich, Talych. | Tâlech.       |
| Tauris.         | Tabriz.       |
| Téhéran.        | Téhran.       |
| Turcoman.       | Turkmène.     |

Nous avons adopté de préférence l'orthographe des noms suivant la prononciation persane, sauf pour quelques noms devenus tout à fait français.



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

## CHAPITRE PREMIER

### APERÇU GÉOGRAPHIQUE

La Perse est située entre les 42° et 61° de longitude Est de Paris et les 25° et 40° de latitude Nord. Elle a une superficie de 1.647.000 kilomètres carrés. La Caucasic, la Mer Caspienne et le Turkestan la limitent au Nord; à l'Ouest, elle touche à l'Asie Mineure et à la Mésopotamie. Elle est limitée à l'Est par des frontières conventionnelles avec l'Afghanistan et le Baloutchistan, et s'étend au Sud jusqu'au Golfe Persique et à la Mer d'Oman.

Le sol de la Perse est assez accidenté; les montagnes, très élevées pour la plupart, occupent à peu près la moitié de la superficie du pays. Le reste est couvert mi-partie par des plaines fertiles, mi-partie par des déserts.

Deux grandes chaînes de montagnes traversent la Perse dans toute sa largeur : formant au Nord-Ouest un seul massif, elles se séparent pour aller, l'une vers le Nord-Est, l'autre vers le Sud-Est.

La première chaîne comprend les montagnes de l'Azerbaïdjan, du Talich, du Guilan, du Mazendéran et du Khorassan;

la seconde, les monts du Kurdistan, de Kermanschah, du Louristan et du Fars. Les déserts sont des fonds d'anciennes mers desséchées, couverts de sable, d'argile dure et de nappes de sel. Le dessèchement de ces mers a été causé principalement par le déboisement des contrées environnantes.

La Perse, en raison de sa si vaste superficie et des inégalités de son relief, a des climats très variés. Les provinces situées au bord de la Mer Caspienne ont un climat maritime, très distinct de celui des autres contrées de l'Iran. Le thermomètre y descend rarement à  $-4^{\circ}$  et ne monte pas plus haut que  $+40^{\circ}$ . Isolées par les hautes montagnes de l'Elbourz qui les entourent complètement, elles ne reçoivent que les humides vents du Nord, venant de la Caspienne. De plus, la fonte des neiges, qui perpétuellement couvrent les immenses cimes, alimente des quantités de cours d'eau dont l'évaporation entretient, pour une bonne part, l'humidité de l'air. Aussi la fertilité de cette région offre-t-elle le plus saisissant contraste avec l'aridité de la plupart des autres contrées, qui souffrent de la sécheresse.

Les provinces montagneuses du Nord-Ouest, du Nord-Est et de l'Ouest ont un climat continental. En hiver, le thermomètre marque jusqu'à  $-20^{\circ}$  et même  $-25^{\circ}$  et en été il atteint  $+35^{\circ}$  et même  $+42^{\circ}$  à l'ombre dans les années très chaudes.

Les plaines du centre, généralement abritées des vents secs par les montagnes, jouissent d'un climat tempéré.

Les fonds de mer desséchés forment des régions complètement arides où toute fertilité est bannie par la grande sécheresse. Ces déserts couvrent une superficie de 400.000 kilomètres carrés; ils reçoivent tour à tour les vents du Nord venant des plaines de Sibérie et les vents du Sud venant des déserts de l'Arabie. Et ces vents secs rendent encore plus intense la rigueur du climat, en hiver comme en été.

Les températures extrêmes de l'été règnent aussi dans les provinces de l'Oman et du Golfe Persique. Le thermomètre y monte jusqu'à  $52^{\circ}$  à l'ombre et les parties basses de ces régions deviennent inhabitables en juillet et en août. Mais la douceur

des hivers y est une heureuse compensation; l'humidité y est inconnue même dans le voisinage de la mer.

La Perse souffre de la sécheresse dans sa plus vaste étendue. Dans les contrées humides qui avoisinent la Caspienne seulement, les cours d'eau sont assez nombreux : ils descendent tous des hautes montagnes environnantes et sont pour la plupart des torrents, dont la longueur ne dépasse pas cent kilomètres.

Dans les provinces d'Azerbaïdjan et de Khorassan et les régions montagneuses de l'Ouest, les fleuves, à long parcours, peu abondants vers la fin de l'été et en automne, grossissent considérablement au printemps, à la fonte des neiges. Ces fleuves ne sont pas navigables, sauf le Karoun qui prend sa source dans les hauteurs du Sud-Ouest et va se jeter dans le Chatt-el-Arab. Sur 180 kilomètres de sa longueur, il est toujours accessible aux bateaux à fond plat.

Des travaux de canalisation pourraient rendre navigables certains autres fleuves, mais ils n'ont pas été entrepris jusqu'à ce jour.

Les régions du Centre et du Sud sont les plus pauvres en cours d'eau. Les lits des rares petites rivières, desséchés la plus grande partie de l'année, se remplissent d'eau seulement au printemps; ces rivières vont se perdre dans le sable des déserts ou se jettent dans la mer d'Oman et le Golfe Persique.

C'est surtout à l'agriculture que les cours d'eau de la Perse rendent de réels services. Les cultivateurs apportent tous leurs soins à capter l'eau dès qu'elle est descendue de la montagne. Dans les régions de climat tempéré ils détournent le lit des rivières qu'ils dirigent à travers leurs champs.

Dans les contrées brûlantes, en été, pour préserver l'eau précieuse de l'évaporation, on la fait couler en pente douce dans des canaux souterrains, qui vont du pied des hauteurs aux cultures avoisinantes. Il arrive même que certains de ces canaux atteignent une longueur de 50 kilomètres.

Les moyens d'irrigation pourraient s'étendre. En faisant des travaux de barrage analogues à ceux entrepris en Egypte,

on arriverait, par une inondation artificielle, à arroser de vastes terrains incultes jusqu'à ce jour et susceptibles d'une grande fertilité.

Dans certaines régions, les torrents, au printemps, roulent tumultueusement leurs eaux à travers le pays et vont se perdre très rapidement dans la mer ou le désert, avant que les terrains qu'ils arrosent puissent profiter de cette humidité temporaire. Aussi les vallées, qui s'étendent immédiatement au pied des montagnes d'où descendent ces torrents, pourraient être transformées en de grands bassins dans lesquels l'eau serait recueillie pour être utilisée à l'époque de la sécheresse.

À l'Ouest et au Sud de la Perse on trouve des vestiges de travaux de canalisation et de barrages très curieux par la façon artistique et scientifique avec laquelle ils avaient été construits. Ces travaux remontent, en général, au temps des Sassanides, qui régnaient en Perse, il y a environ treize siècles, avant l'invasion arabe. Les constructions de digues et de canaux entreprises, à l'époque moderne, pour augmenter les moyens d'irrigation, sont loin d'atteindre, au point de vue technique et pratique, ces admirables travaux de l'antique civilisation.

Au point de vue industriel, l'utilisation des cours d'eau est encore de nos jours absolument nulle. Pourtant les chutes d'eau sont très nombreuses en Perse et il est bien regrettable que la houille blanche n'y soit pas utilisée. Il faut espérer que dans un avenir prochain cette force motrice, employée d'une façon rationnelle, contribuera pour une large part au développement industriel du pays.

La Perse possède plusieurs lacs, dont le plus important, situé au centre de l'Azerbaïdjan, est le lac d'Ourmiah. La moindre superficie de ce lac atteint 4.000 kilomètres carrés en été pour s'accroître considérablement en hiver et au printemps. Sa profondeur, qui varie de 5 à 14 mètres, permet aux bateaux à fond plat d'y naviguer. L'eau en est tellement salée, qu'aucun poisson n'y peut vivre.

Le lac Neyris, dans le Fars, près de Persépolis, est une nappe

d'eau très peu profonde. Dans le Séïstan, le lac Hamoun est riche en poissons et en gibier d'eau. On peut citer encore le lac Saveh, dans la province d'Aragh-Adjam et le lac Salé, situé à la limite du désert.

La mer Caspienne, considérée comme un immense lac, à cause de son isolement complet des autres mers, baigne le Nord de la Perse. Elle sert à relier commercialement la Perse à l'Europe par la Russie. Sa profondeur va en diminuant d'une façon considérable vers le littoral : cela provient de ce que les torrents qui descendent des montagnes apportent, chaque printemps, des quantités d'alluvions qui comblent les baies et abaissent de plus en plus le niveau de la mer près des côtes. Aussi, il est impossible aux navires de fort tonnage d'entrer dans les ports, et ils doivent jeter l'ancre à plusieurs kilomètres de la côte.

Le port d'Enzeli, de beaucoup le plus important de ce littoral, peut seul recevoir, jusqu'à ses quais, tous les bateaux qui naviguent sur la Caspienne.

Tout le territoire qui forme le Sud de la Perse est baigné par les golfes Persique et d'Oman séparés par le détroit d'Hormoz qui font communiquer directement le pays avec les Océans. La côte du golfe Persique est basse et sablonneuse; l'argile et le sable en s'y accumulant ont formé des barres qui empêchent les navires d'approcher tout près de la terre. Le mieux abrité des ports est Bender-Abbas. Sur la mer d'Oman, la côte est couverte de rochers et de falaises abruptes, et est très pauvre en ports. Le littoral n'ayant qu'une très faible importance au point de vue commercial, il n'a pas été nécessaire d'entreprendre de grands travaux pour abriter les rares navires susceptibles d'aborder dans cette partie du pays.

Non loin du littoral du golfe Persique, apparaissent une vingtaine d'îles de différente importance et qui sont en grande partie habitées par des pêcheurs de perles. Les principales sont les îles d'Hormoz, de Cheikh-Choeyb, et la plus grande, l'île de Kachm, qui a 86 kilomètres de longueur.

Le célèbre navigateur Albuquerque, qui fonda la puissance

portugaise aux Indes, s'était emparé en 1507 de l'île d'Hormoz. C'est Abbas le Grand qui, en 1522, reprit l'île aux Portugais.

La Perse, berceau de la race Aryenne, a subi, pendant les treize derniers siècles, de grandes invasions arabes et mongolo-turques, qui ont apporté une grande modification ethnique au pays.

La population de la Perse, n'étant pas recensée, il est difficile de la dénombrer exactement. Suivant l'opinion des géographes, elle peut s'évaluer de 9 à 12 millions d'âmes. Un quart de cette population est composé de tribus nomades qui changent de contrées suivant les saisons.

La pure race persane est concentrée dans les régions du Centre et du Sud. Le Nord est habité en grande partie par des Turco-Tartares et le Sud-Ouest par des Arabes. On trouve aussi en Perse beaucoup de Kurdes, des Arméniens et des Juifs. La diversité des races est cause de la diversité des langues. A côté du Persan, langue officielle et littéraire du pays, employée surtout là où la race persane domine, il existe pour chaque région, suivant la population qui l'habite, des langues particulières et des dialectes divers. Le turc est parlé dans toute la province d'Azerbaïdjan et par un grand nombre de tribus disséminées dans le pays. Au Nord-Est, à la limite du Turkestan, on emploie le turkmène. La langue kurde est en usage à l'Ouest; l'arabe est le langage dominant au Sud-Ouest et au Sud sur le littoral du golfe Persique, et le baloutche est parlé dans le Sud-Est. Certains dialectes comme le ghileki, le lour, le mazenderani, etc., dérivés du persan, sont employés dans quelques provinces.

La Perse présente aussi une grande variété de religions : La majeure partie de la population est musulmane chiïte; le reste est composé de musulmans sunnites, de chrétiens, d'israélites, de zoroastriens.

Tous ces peuples de races, de langues et de religions différentes sont séparés les uns des autres, faute de moyens de communications modernes, et c'est ce qui explique pourquoi le commerce intérieur a fait si peu de progrès jusqu'à l'époque

actuelle. En outre l'insécurité et le mauvais état des routes rendent les voyages difficiles.

Pour ces raisons : difficulté des relations intérieures et manque de sécurité et aussi parce qu'ils ont été tenus pendant les derniers siècles par la crainte des invasions, les habitants de la Perse se sont groupés dans quelques grands centres. C'est pourquoi l'importance de la population urbaine, comparativement à la population rurale, est remarquable dans tout le pays. Dans ces grandes villes se centralise aussi toute la richesse agricole et industrielle de la contrée : tous les métiers, tous les commerces affluent dans les bazars pour satisfaire aux besoins de la population régionale.



## CHAPITRE II

### PRODUCTIONS AGRICOLES

L'agriculture n'a atteint en Perse qu'un faible développement.

Elisée Reclus évalue approximativement l'étendue des terrains cultivés au cinquantième de la superficie totale du pays. D'ailleurs cette étendue peut varier considérablement d'une année à l'autre, suivant l'intensité de la sécheresse. Pendant les années les plus sèches, d'immenses étendues de terrains restent en jachère.

Pourtant le sol, dans beaucoup de régions, n'a besoin, pour devenir très fertile, que d'un peu d'arrosage. Les quelques travaux d'irrigation facilitent déjà l'utilisation d'un bon nombre de terres; mais, comme on l'a vu dans l'autre chapitre, ce qui a été entrepris jusqu'alors est insuffisant. La construction de barrages et de bassins dans les vallées pour capter l'eau, abondante à l'époque de la fonte des neiges, et la répartir au moyen de canaux d'irrigation, pourrait au moins tripler l'étendue des terrains cultivables.

Il est très difficile d'évaluer exactement les rendements agri-

coles : ils varient suivant les régions et le genre de culture. La culture extensive est à peu près la seule pratiquée d'une manière générale en Perse, les terrains restant en jachère pendant deux ou trois ans.

Les machines agricoles modernes sont inconnues des paysans, qui ignorent aussi tous les engrais chimiques et les produits employés dans la plupart des autres pays, pour préserver certaines plantes des maladies qui pourraient les atteindre. On utilise seulement les engrais naturels. Cependant la fabrication d'engrais chimiques pourrait être faite avec de grandes facilités en Perse. En effet, presque chaque province possède en quantité suffisante toutes les matières premières nécessaires à cette fabrication : ce qui dispense des moyens de transport qui font tant défaut dans le pays.

On a découvert, dans l'Azerbaïdjan, de nombreux et riches gisements de phosphates et de potasse, et on y trouve aussi du soufre, des nitrates et du charbon. Il existe dans plusieurs régions d'importants dépôts de salpêtre.

Il serait extrêmement avantageux de tirer parti de ces ressources et d'augmenter la production par la culture intensive, surtout dans les régions fertiles voisines de la mer et aux alentours des grandes villes : seuls points qui aient actuellement des débouchés.

Ainsi la Perse pourra devenir beaucoup plus importante au point de vue agricole, quand des moyens de communications seront établis pour permettre de transporter les produits à l'intérieur du pays et en faciliter l'exportation. Actuellement il y a des variations énormes dans l'approvisionnement des diverses régions; certaines provinces, pendant les bonnes années, regorgent de céréales, alors que la disette règne dans d'autres provinces relativement peu éloignées. Les prix des denrées alimentaires varient aussi considérablement d'une région à l'autre, et aussi d'une année à l'autre, pour une même région.

Dans la province de Seistan, surnommée le grenier de la Perse, qui a presque toujours une production bien supérieure

à ses besoins, on laisse souvent périr une grande quantité de denrées inutilisables, faute de pouvoir les expédier, pendant que dans d'autres provinces on souffre de la famine. Pendant des années successives de grande sécheresse, comme de 1915 à 1919, la production a été en diminuant d'une façon considérable, principalement dans la province d'Azerbaïdjan. A Tauris, le prix du blé, qui était de 120 krans le kharvar (environ 480 kilogrammes) en 1915, est monté à 250 krans en 1916, à 800 au début de 1917, pour atteindre 1,800 krans en 1918.

#### LA PROPRIÉTÉ

La Perse est encore soumise au régime de la grande propriété. La majeure partie des terres est partagée entre l'Etat, les fondations pieuses et les quelques riches familles. Les domaines de l'Etat proviennent, pour une bonne part de confiscations faites à des particuliers pour des raisons politiques ou sociales. Ils comprennent aussi les propriétés personnelles des souverains. Autrefois ces vastes domaines étaient considérés comme appartenant uniquement au roi qui pouvait en disposer à son gré. Mais depuis que le régime constitutionnel a été établi en Perse, le domaine public se distingue de la propriété privée du Chah.

A la plupart des mosquées et des sanctuaires se rattachent des terres d'une importance plus ou moins considérable, dont les revenus sont destinés à l'entretien des lieux saints et au paiement des prêtres qui les gardent. Avant qu'un contrôle sévère eût été institué pour vérifier l'emploi de ces revenus, les prêtres, sans scrupule, s'appropriaient la majeure partie des biens religieux, laissant les temples tomber en ruines. Mais depuis quelques années, ces gaspillages ont été réprimés, et les réparations nécessaires sont faites pour conserver en bon état les mosquées et les sanctuaires.

Nadir Chah, le conquérant, qui régnait au début du dix-huitième siècle, avait confisqué la majeure partie des domaines religieux pour en affecter les revenus à l'entretien de ses armées. Après sa mort, les fondations pieuses ont pu récupérer leurs propriétés et en acquérir de nouvelles.

Les riches Persans, ne pouvant placer leur fortune dans des entreprises industrielles et minières, à peu près nulles en Perse, emploient une bonne partie de l'argent dont ils disposent à l'achat de propriétés rurales. Comme la fortune est peu divisée dans le pays, le nombre de ces grands propriétaires est assez restreint.

La plus grande partie de ces biens, appartenant soit à l'Etat, soit au culte ou aux particuliers, est administrée par des Intendants (moubacher), dont la plupart cherchent à obtenir le plus grand profit personnel au détriment de leur maître et surtout des villageois, qu'ils exploitent de leur mieux. Quelques grands propriétaires, et plus particulièrement l'Etat, afferment aussi une partie des villages à des fermiers nommés mostadjer.

Les paysans (rayat) qui cultivent les terres sont généralement attachés à leur village de père en fils, mais ne deviennent jamais propriétaires de biens immobiliers. Ils sont des sortes de petits métayers.

Les produits sont partagés chaque année d'une façon plus ou moins équitable entre le propriétaire et le rayat. L'apport du maître comprend la terre et l'eau, et celui du paysan, la main-d'œuvre. Suivant qu'il ajoute à cette main-d'œuvre la fourniture de la charrue et de son attelage, et les semences, sa part sera plus ou moins importante dans le partage annuel.

Ces trois contributions étant apportées par le rayat, la répartition se fait, dans la plupart des régions, de la façon suivante :

Pour les terres arrosées par des canaux d'irrigation, le partage se fait en parties égales. Pour celles qui sont arrosées par des rivières, le rayat reçoit les 7/10 des produits.

Sur les terres situées dans les parties montagneuses, qui ne reçoivent que l'eau des pluies, le paysan touche les 8/10 de la production annuelle.

Le propriétaire prélève une plus grande part sur les terrains irrigués, parce que la construction et l'entretien des canaux sont à sa charge. A côté de ces grands domaines, il existe aussi, en Perse, des petites propriétés dont le nombre va d'ailleurs en diminuant. Dans un pays où la sécheresse est si terrible, où le fléau de la maladie du bétail ne peut être enrayée, où les banques de crédit agricole n'existent pas, il suffit de quelques mauvaises années pour ruiner les cultivateurs, qui se voient souvent dans l'obligation de vendre leurs terres. C'est ainsi que les grands propriétaires, que ces fléaux n'atteignent jamais sur toute l'étendue de leurs vastes domaines, situés dans différentes régions, accroissent encore ces domaines de tous les terrains des malheureux petits propriétaires.

## FORÊTS

La Perse, autrefois assez riche en forêts, est, à l'époque actuelle, un des pays les moins boisés. Pour les besoins du chauffage et de l'industrie, le déboisement a peu à peu anéanti une bonne part de la richesse forestière du pays, aucune plantation n'étant faite en vue de remplacer les arbres coupés. Aux alentours des grands centres, surtout, ce déboisement est remarquable : ainsi la forêt de Gara-Dagh, non loin de Tauris, est à présent très appauvrie, par suite des coupes annuelles qui y font de grands ravages.

Les seules forêts importantes de la Perse sont situées dans les régions du Nord et du Nord-Ouest, principalement tout le long du littoral de la Caspienne. On en trouve quelques-unes encore à l'Ouest dans les provinces du Kurdistan, de Kermanschah, du Louristan et du Fars.

Les riches forêts de la Caspienne s'étendent d'Astarabad au Talich, sur les montagnes humides, jusqu'à une altitude de 2.000 mètres. On y rencontre la plus grande variété de la flore

forestière : platanes, hêtres, chênes, châtaigniers, charmes, frênes, aulnes, saules, noyers, cyprès, buis et peupliers y croissent en grand nombre.

Les orangers, les figuiers, les amandiers, les mûriers, les citronniers poussent tout près du littoral, qui est aussi fleuri par les acacias, les mimosas et les buissons d'aubépine.

La forêt de Gara-Dagh, en Azerbaïdjan, a des hêtres, des chênes, des ormes, des frênes, des noyers, des grenadiers, des figuiers et des amandiers sauvages.

Les montagnes du Louristan, du Kurdistan et de Kermanschah sont couvertes, en partie, de chênes, d'ormes, de charmes, d'aulnes, de sycomores, d'érables, d'acacias. On y trouve les chênes à glands doux dont les fruits sont utilisés comme comestibles par les paysans.

La vigne sauvage, le mimosa, les acacias poussent dans les vallées. On trouve même des dattiers dans les basses vallées du Louristan. Les forêts du Fars ont surtout des chênes, des ormes et des tamaris.

Dans le Seïstan, il y a aussi quelques bois de tamaris, et dans le Khorassan, on trouve des bois de cèdres et de chênes sur la vallée de l'Atrek.

En dehors des forêts et des bois, les parcs sont plantés surtout de saules, de peupliers, et les routes d'oliviers de bohême. Les arbres fruitiers sont en grand nombre dans tout le pays.

#### PATURAGES

Sur les montagnes, on trouve l'été de grands pâturages où les nomades viennent camper, afin que les troupeaux de la tribu trouvent là leur nourriture.

Quand l'herbe d'un pâturage a été entièrement fauchée par le bétail : bœufs, chevaux, ânes, moutons, chèvres, la tribu va

s'installer dans un pâturage voisin. Il y a des prairies naturelles jusqu'à une altitude de 4.500 mètres, sur les plus hauts sommets.

Les nomades, fuyant la chaleur excessive de l'été, et cherchant de l'herbe fraîche pour leurs animaux, établissent leur campement à des altitudes de plus en plus élevées, au fur et à mesure que la chaleur augmente. Lorsque l'été se termine, ils redescendent progressivement de pâturage en pâturage.

Dans les montagnes de l'Azerbaïdjan, du Khorassan et de Turkomanie, les pâturages d'été se trouvent entre 2.000 et 3.500 mètres d'altitude. Les montagnes plus humides du littoral de la Caspienne ont des prairies à partir de 1.200 jusqu'à 2.800 mètres.

Dans les chaînes du Louristan et du Kurdistan et de Kermanschah, dont le climat est très chaud l'été, il faut monter jusqu'à 2.500 mètres avant de trouver des pâturages qui s'étendent jusqu'à une hauteur de 4.500 mètres.

En hiver, quand la neige et la gelée ont recouvert ou détruit toutes les prairies des montagnes, les tribus nomades turkmènes s'en vont camper dans les vallées de l'Atrek; et celles de l'Azerbaïdjan, dans les steppes de Moghan, où il y a de grands pâturages, durant la saison froide. Les vallées bien abritées contre les vents froids, au pied des montagnes, dans les régions humides, ont aussi des pâturages d'hiver.

On trouve des prairies artificielles de luzerne et de trèfle, aux alentours des villes et des villages pour fournir du foin au bétail des paysans et aux chevaux et aux ânes des citadins.

#### CULTURES ALIMENTAIRES

Au premier rang des produits alimentaires de la Perse, il faut placer les fruits, qui y mûrissent partout en abondance et y sont remarquables par leur variété.

Certains arbres fruitiers, entre autres le pêcher, si répandu actuellement en Europe, sont originaires de Perse.

Si dans le pays, les fruits n'atteignent pas toujours la grosseur de ceux des vergers européens, dont les arbres sont taillés par des jardiniers habiles et expérimentés, abricots, pêches, poires, figes, prunes ont une saveur de beaucoup supérieure à celle des fruits d'Europe.

Dans les régions tempérées, on trouve tous les arbres fruitiers de France : pêcheurs, poiriers, pommiers, cerisiers, abricotiers, pruniers, cognassiers, noyers, amandiers, noisetiers. On y trouve aussi beaucoup de mûriers, dont on mange les fruits. Les grenades, figes, citrons, oranges mûrissent dans les régions chaudes, surtout sur le littoral de la Caspienne, et les pistaches sont récoltées dans la plupart des contrées de la Perse. Dans le Sud, principalement dans la province d'Arabistan, on récolte des dattes.

On cultive aussi dans tout le pays, surtout là où il y a de l'eau en abondance, une grande quantité de melons et de pastèques d'une saveur exquise. Les meilleures qualités se trouvent dans l'Azerbaïdjan, le Khorassan, les régions de Kachan et d'Ispahan.

Avant la guerre de 1914-1918, les provinces de la Caspienne et de l'Azerbaïdjan exportaient beaucoup de fruits en Russie, principalement des fruits secs. Le chiffre de l'exportation des amandes et des pistaches s'élevait chaque année de 11 à 14 millions de krans; celui des dattes atteignait 4 millions; des noix et noisettes 1 million; des oranges et citrons un demi-million; et des autres fruits, au total de 6 à 8 millions.

Aujourd'hui que la guerre et la révolution russe ont arrêté l'exportation, le prix des fruits a beaucoup diminué dans les contrées du Nord et du Nord-Ouest; il se perd dans les années d'abondance des quantités de fruits qu'on ne prend même pas la peine de cueillir.

Les raisins secs avaient une grande part dans l'exportation; on en expédiait chaque année pour une somme de 25 à 30 millions de krans.

Les raisins de Perse sont remarquables par leur variété et leur saveur. Certains d'entre eux se conservent frais, facilement pendant plusieurs mois. La vigne est cultivée dans tout le Nord et le Centre et dans une partie du Sud. Mais presque tout le raisin est consommé frais ou sec et n'est employé qu'en minime quantité à fabriquer du vin. La grande majorité de la population étant musulmane et devant s'abstenir de boissons alcooliques, le vin est rare, surtout dans les villages et les tribus, où on n'en boit jamais.

Cependant les Israélites et les Chrétiens font de ces raisins exquis un vin riche en alcool, de qualité supérieure, très apprécié des Européens qui peuvent le goûter seulement sur place, car le manque des moyens de transports n'en permet pas l'exportation.

Les vins de Chiraz, Hamadan, Ispahan, Kazvin, Maragah sont les plus réputés.

Les Persans apportent à la culture de la vigne des soins tout particuliers. Dans les régions au climat continental, où le soleil d'été fait mûrir de magnifiques et exquis raisins, la vigne est protégée l'hiver des vents froids du Nord par des murs très élevés. Dans les époques où le froid est le plus rigoureux, les vigneronns taillent les petites branches des treilles et recouvrent la vigne de terre pour la préserver de la gelée. On arrive ainsi à pouvoir cultiver la vigne dans les régions montagneuses, à de grandes hauteurs.

Le sol de la Perse est, en général, propice à la culture des céréales. On y trouve surtout du blé et de l'orge. Le blé, base de la nourriture de toute la population persane, est cultivé dans toutes les provinces. On le trouve même sur les montagnes à des altitudes très élevées (2.800 mètres). On pourrait augmenter de beaucoup le rendement des récoltes en pratiquant la culture moderne avec des instruments agricoles perfectionnés. Mais comme jusqu'à ce jour, vu le manque de moyens de transports, l'exportation doit être très réduite, il n'a pas été nécessaire de donner une plus grande extension à la culture du blé.

On peut évaluer la production annuelle du froment à envi-

ron 5 millions 1/2 de « kharvar » (un kharvar équivaut à 460 kilogrammes), et cette quantité est suffisante pour les besoins du pays.

Dans les meilleures années, on peut exporter par le Sud une certaine quantité de blé qui, jusqu'à 1914, était achetée par quelques-unes des colonies britanniques.

Il peut arriver, dans les années de grande sécheresse, que la production du blé soit insuffisante pour tout le pays. Ce fait s'est produit de 1916 à 1918, époque pendant laquelle on dut importer du blé des Indes.

L'orge est cultivée dans toutes les provinces pour la nourriture des chevaux, des ânes et des mulets. Dans les années de disette, on utilise parfois les grains d'orge pour la fabrication du pain.

Le houblon pousse aussi à peu près partout en Perse, mais n'est pas utilisé pour la fabrication de la bière, boisson dont les Musulmans doivent d'abstenir.

On trouve aussi du millet et du maïs dans toutes les régions — mais les grains de maïs ne sont pas réduits en farine; ils sont grillés pour servir directement à l'alimentation.

La culture du riz est très importante en Perse; le plat national persan : le « pilau », fait de riz cuit d'une façon spéciale, figure dans presque tous les repas des classes riches et moyennes. Dans la région du Guilan, où la récolte est très abondante, le riz tient une grande part dans la nourriture de tous les habitants de cette contrée.

Le riz que l'on préfère pour la confection du pilau est le Sadri, importé de l'Inde par Mirza-Agha-Khan. Les autres espèces de riz trouvées en Perse sont le Molaï, l'Ambarbou et le Tchampa.

Le riz est cultivé dans toutes les provinces de la Caspienne, mais principalement dans le Guilan, qui a 100.000 hectares de rizières et fournit les 4/5 de l'exportation.

On trouve aussi des rizières dans l'Azerbaïdjan, le Louristan, le Fars et les environs d'Ispahan. La production du riz a considérablement augmenté depuis 1860, époque où la maladie

des vers à soie, ayant anéanti la sériciculture, les paysans ont travaillé en plus grand nombre à la plantation de rizières.

En 1914, on évaluait la production du riz pour l'année à 180 millions de kilogrammes, dont 130 étaient consommés dans le pays même.

Les rizières, qui appartiennent à de grands propriétaires, sont louées moyennant le paiement en nature de 18 à 30 goutis de riz par djerib de Guilan (10.404 mètres carrés). Le djerib produit en moyenne 60 gouti et le gouti pèse environ 30 kilogrammes.

La terre des rizières est défrichée en automne et s'étend en pente douce pour faciliter l'irrigation. Vers la fin de janvier, on entoure la rizière de digues, puis on l'irrigue et on la laboure trois fois successivement à 20 jours d'intervalle, avant d'y planter les jeunes pousses.

Les plants de riz sont cultivés dans des pépinières bien arrosées et sont transplantés dans les rizières, en général par des femmes, lorsque la tige a atteint 8 à 9 centimètres de hauteur. La récolte se fait 100 jours après cette transplantation.

La main-d'œuvre est, en bonne partie, fournie par des villageois de Khalkhal (Azerbaïdjan), qui, chaque année, à l'automne, émigrent par milliers pour aller travailler dans les rizières. Au printemps, ils retournent dans leurs villages, afin d'y cultiver leurs propres champs.

L'exportation du riz, en majeure partie pour la Russie, atteignait annuellement, jusqu'en 1914, de 25 à 40 millions de krans. Exceptionnellement, en 1916-1917, cette exportation a atteint la somme de 63 millions de krans.

Le climat des provinces du littoral de la Caspienne est favorable à la culture du thé, mais jusqu'ici cette culture s'est peu répandue, faute de spécialistes.

Il y a un certain temps, on avait fait quelques essais de plantations de thé par des ouvriers chinois, mais la qualité du thé récolté étant inférieure à celle du thé de Chine, l'importation est restée la même. Pourtant, dans un pays où la consommation du thé est très importante, il y aurait intérêt, dans les contrées où le

climat et le terrain se prêtent à cette culture, de faire des recherches sur les espèces de thé susceptibles d'être cultivées en Perse. Mais il faudrait tout d'abord s'assurer une main-d'œuvre expérimentée.

Il serait possible également, dans certaines régions, d'acclimater le café; mais jusqu'ici aucun essai n'a été tenté en vue d'introduire sa culture dans le pays.

On trouve en Perse tous les légumes d'Europe. La culture de la pomme de terre a pris beaucoup d'extension durant les vingt dernières années, surtout aux alentours des grandes villes; car le paysan persan ne fait pas encore grand usage de la pomme de terre dans son alimentation. Les haricots, pois chiches, lentilles, fèves, carottes, navets, choux, aubergines, betteraves, concombres, radis, oignons, épinards, oseille, laitue, chicorée, tomates, etc., sont cultivés partout.

#### CULTURES INDUSTRIELLES

La betterave à sucre se trouve dans la plupart des régions largement arrosées, et spécialement à Miandouab. Elle ne sert que dans l'alimentation, car jusqu'à nos jours, on n'a pu réussir à fabriquer du sucre de betterave en Perse. Vers 1900, une grande raffinerie de sucre avait été installée aux environs de Téhéran, mais elle n'a pu lutter longtemps contre la concurrence déloyale des raffineries russes, qui, recevant de leur gouvernement une prime à l'exportation et n'ayant à payer à la douane persane que 5 0/0 de droits d'entrée, expédiaient une énorme quantité de sucre, que les commerçants pouvaient vendre à très bas prix. Depuis, aucune autre tentative n'a été faite pour utiliser la betterave industriellement.

On cultive la canne à sucre dans certaines régions de Perse, surtout dans les provinces Caspiennes, de Yezd et d'Arabistan.

La ville de Yezd possède quelques petites raffineries de sucre de canne, qui fournissaient le pays, avant que l'importation du sucre européen n'eût acquis une importance prépondérante. Depuis que la guerre a arrêté l'importation du sucre de Russie, ces raffineries ont repris un peu de leur activité ancienne.

Voilà une industrie qu'il serait important de développer dans le pays.

Dans toutes les régions où l'eau est abondante, on cultive le coton, que l'on récolte surtout dans le Khorassan, l'Azerbaïdjan, les provinces du Centre, surtout la région d'Ispahan, et qui se rencontre jusqu'à une altitude de 1.600 mètres.

Avec des moyens de culture modernes, on pourrait donner une extension considérable à la production du coton. D'ailleurs, il fut un temps où cette production était beaucoup plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ainsi, de 1860 à 1865, pendant la guerre de Sécession, la Perse a pu fournir au marché mondial la plus grande partie du coton, que l'Amérique se trouvait dans l'impossibilité d'exporter. La récolte du coton était alors dix fois supérieure à celle de l'époque actuelle : ce qui montre l'importance que la culture de cette plante textile pourrait acquérir.

Cependant le coton a tenu avant la grande guerre la première place dans les produits d'exportation. La Perse en fournissait surtout à la Russie; 99 pour 100 du coton exporté allait dans ce pays. En 1912-1913, la vente du coton avait rapporté environ 94 millions de krans. Mais la guerre ayant arrêté l'industrie textile en Russie, l'exportation du coton persan a, de ce fait, considérablement diminué. En 1918, elle n'était plus que le cinquième de ce qu'elle était en 1913.

On trouve le chanvre, le lin et le jute dans le Sud de la Perse (région du Fars); mais l'exportation en est à peu près nulle.

Une bonne partie du chanvre est employée à la fabrication du hachich, stupéfiant actif et même dangereux, malheureusement employé par certains Persans, spécialement par les der-viches. On utilise aussi les graines de chanvre comme comestible.

Le pavot, employé pour la fabrication de l'opium, est cultivé spécialement dans les régions de Kermanschah, Ispahan, Yezd, Kerman, Khorassan, Azerbaïdjan, Fars, Kachan, Louristan, Hamadan, Khousar et Kazeroun. La préparation de l'opium se fait sur place et une grande partie en est achetée par l'Angleterre et par la Chine.

Le chiffre de l'exportation variait entre 25 et 35 millions de krans, jusqu'en 1914, mais il a diminué de moitié dans les années suivantes.

La Perse consomme beaucoup de tabac, et la culture de cette plante y est très répandue. On y trouve du tabac sous trois espèces différentes :

1° Le tabac concassé « tambakou », fumé dans des pipes à eau « kalia », et dont une bonne partie est exportée en Turquie, en Egypte et en Grèce. Ce tabac vient surtout d'Ispahan, de Chiraz, de Hamadan et de Kachan; celui de Chiraz est le plus estimé.

2° Le tabac en poudre, qu'on trouve principalement dans l'Azerbaïdjan et le Kurdistan, est fumé dans des pipes appelées tchoubouq. On n'en exporte en Turquie qu'une très petite quantité.

3° Enfin, dans les provinces de Guilan et d'Ourniah, on prépare le tabac sous la forme la plus répandue dans le monde et on l'utilise pour la fabrication des cigarettes. Ce tabac, préparé avec plus de soin qu'il ne l'a été jusqu'à présent, serait d'une qualité supérieure et préférable aux meilleurs tabacs de Turquie.

La production totale du tabac est évaluée à 12 millions de kilogrammes environ, dont le cinquième est exporté.

Certains arbres de Perse fournissent des produits très importants au point de vue industriel, tels que les gommés et la noix de galle.

Le commerce d'exploitation des gommés est considérable. On exporte annuellement pour plus de 10 millions de krans de gommés adragante et arabique. La gomme adragante est fournie

par l'Astragale, qui pousse à de hautes altitudes. Les meilleures qualités viennent de Kermanschah, de Nahavend et de Boroudjerd. La gomme arabique provient de petits arbres de l'espèce des acacias, qui se trouvent à Kermanschah, dans le Louristan, à Hamadan et dans le Fars.

La noix de galle se trouve en grande quantité dans les forêts de chênes de Souldouz et du Kurdistan; on en exporte une bonne partie en Russie. Elle est vendue sur les marchés de Tauris et de Saoudjboulag.

Dans le Kurdistan, le Louristan et le Kerman, on recueille aussi d'un arbre la térébenthine de Perse.

Parmi les plantes tinctoriales existant en Perse, il faut citer : l'indigo, cultivé dans les parties les plus chaudes des provinces du Sud-Ouest, notamment dans l'Arabistan; le henné, qui sert pour la teinture des cheveux; on le récolte dans le Sud, et la meilleure qualité se trouve dans les régions de Kirman, de Minab et de Bender-Abbas. On en exporte en Russie et en Turquie.

Le safran est cultivé à Gaïn et à Birdjend, et le safran bâtard près d'Ispahan. Le premier est utilisé non seulement en teinture, mais aussi dans l'alimentation.

La garance vient de Yezd, Kerman, Mazenderan, Kachan, aux environs d'Ourmiah et d'Ispahan.

Il existe aussi dans toute la Perse une grande variété de plantes médicinales et aromatiques : le ricin se trouve surtout en abondance dans les régions du Mazenderan, de l'Azerbaïdjan, du Kurdistan, de Kermanschah, du Louristan et de l'Arabistan.

On récolte encore la manne, très employée comme purgatif et pectoral, la badiane, la gentiane, la camomille, la centaurée, la guimauve, l'assa foetida, la belladone, la digitale, le semen-contra, le jalap, l'absinthe, la menthe, le gingembre, la cannelle, etc.

On cueille également dans les forêts pour les conserver des séchés le tilleul et l'eucalyptus.

La Perse est aussi par excellence le pays des fleurs. Les jardins des environs de Chiraz, d'Ispahan, de Tauris, de Kachan et d'Ourmiah ont de belles variétés de rosiers dont les fleurs

servent à la fabrication de l'essence et de l'eau de roses. On les utilise aussi pour faire des confitures. Les pétunias, les violettes, les pensées, les narcisses, les lis, les iris, les giroflées, les tulipes, les jacinthes, les marguerites, les dahlias, les géraniums, le lilas, le muguet, le jasmin, etc., se rencontrent à profusion dans les magnifiques jardins persans.

Les ressources agricoles de la Perse sont donc immenses. Exploitées d'une manière scientifique, elles pourraient donner un rendement très supérieur, pour le plus grand bien de l'industrie et du commerce.

## CHAPITRE III

### PRODUCTIONS ANIMALES

La Perse, si pauvre en moyens de communications et de transports modernes, fait un grand élevage de bêtes de somme et de trait qui sont pour les citadins, aussi bien que pour les villageois et les nomades, une aide très précieuse. De plus, ne pouvant pas recevoir facilement de produits alimentaires de l'étranger, elle doit élever une grande quantité d'animaux domestiques et de basse-cour pour la nourriture de ses habitants.

Les tribus nomades ont à elles seules la plus grande partie des animaux domestiques qui constituent leur principale ressource; car les troupeaux vont de place en place, en même temps que leurs propriétaires qui règlent leurs déplacements suivant les saisons, afin d'assurer la nourriture de leur bétail dans les grands pâturages de différentes régions. L'élevage se fait ainsi, pour ces nomades, à très bon compte, puisqu'ils peuvent disposer sans aucun frais de toutes les prairies naturelles.

Le chameau et le dromadaire sont utilisés surtout pour les transports. Par leur sobriété et leur endurance, ce sont les seuls

animaux capables de transporter de lourdes charges dans les déserts du centre et de supporter les fatigues de très longues courses. Bien que le pays en élève un grand nombre, surtout dans les provinces de Khorassan, de Séïstan, de Gahistan, du Fars, du Louristan et du Baloutchistan, l'importation en fournit chaque année un certain nombre venant surtout des pays turkmènes. Dans le Séïstan, on trouve le chameau « djemmaz », employé pour les transports les plus rapides. Un chameau peut porter une charge de 250 à 300 kilogrammes.

Les chevaux sont élevés dans toutes les régions de la Perse et servent surtout comme montures. On les emploie pour l'attelage dans les villes et quelquefois comme bêtes de somme dans les campagnes. On trouve en Perse quatre principales races de chevaux :

Le cheval persan, de taille moyenne et assez vigoureux; le cheval kurde, mince et rapide à la course; le cheval turkmène, plus robuste et d'une taille plus haute; enfin le cheval arabe, remarquable par sa forme élégante. L'exportation des chevaux est très peu étendue et se fait surtout aux Indes et en Russie.

L'âne, très utile aux classes pauvres des villes et des campagnes, sert à transporter de petites charges dans les rues ou de la ville aux villages alentours, et réciproquement. La plus belle espèce d'ânes se trouve dans le Kerman et le Sud.

Dans les contrées montagneuses, où le chameau a de la peine à circuler, on emploie des mulets pour le transport des voyageurs et des marchandises.

Les bœufs servent tout spécialement aux labours, car les chevaux ne sont jamais attelés aux charrues. Dans les provinces de la Caspienne, on trouve les bœufs à bosse et, dans les régions marécageuses, on élève un grand nombre de buffles. Jusqu'en 1914, les provinces du Nord et du Nord-Ouest expédiaient chaque année de 15 à 16.000 bœufs en Russie. Pendant la guerre, les Russes en ont réquisitionné le plus grand nombre dans ces régions; on a évalué à 116.000 têtes le nombre de bœufs ainsi

exporté en Russie de 1917 à 1918. Aussi le cheptel a-t-il été de ce fait énormément diminué. De plus, la peste bovine ayant fait des ravages dans le bétail échappé à la réquisition, le paysan se trouve encore actuellement dépourvu, pour ses travaux agricoles.

La viande de bœuf n'est pas utilisée en boucherie; les vaches persanes, bien que d'apparence peu robuste, fournissent en abondance un lait, d'excellente qualité, dont on fait une grande consommation, surtout sous forme de lait caillé (mast), mets très apprécié de tous les Persans.

La race ovine constitue une des plus précieuses sources de richesse de la Perse. On exporte annuellement 200.000 moutons en Russie et dans les colonies britanniques. Les moutons et les chèvres sont élevés en grand nombre dans les régions montagneuses où il y a de bons pâturages. Les tribus nomades en possèdent de grands troupeaux.

Les provinces de l'Azerbaïdjan, du Louristan, de Kermanschah, du Khorassan, du Kurdistan sont très riches en moutons dont la laine épaisse est renommée. Ces moutons, qui se nourrissent pour la plupart dans des pâturages salés, ont aussi une chair exquise. Les Persans consomment presque exclusivement la viande de mouton, qu'on prépare de différentes manières, spéciales au pays.

Les chèvres des montagnes de Perse ont le poil très fin; les chèvres de Kerman approchent des chèvres d'Angora par la longueur de leurs poils. Le commerce d'exportation de la laine et des peaux est très important. A la laine des moutons on ajoute la laine des chameaux fournie surtout par les provinces de Khorassan, de Louristan et de Kerman. Avant la guerre, la Perse expédiait pour 11.500.000 krans de laine chaque année en Russie et aux Indes; et des peaux d'agneaux dits de Bagdad pour une somme de 10 à 11 millions de krans. De plus, elle faisait l'exportation de peaux séchées ou salées pour une somme de 6 millions de krans environ, en Russie, aux Indes et en Turquie.

On n'élève en Perse ni porcs, ni lapins, car la religion musulmane interdit d'en manger.

Par contre, l'élevage des volailles se fait dans tout le pays. Le commerce de l'exportation des œufs commençait avant la guerre à prendre de l'extension, et on pouvait expédier pour 1.500.000 krans d'œufs à la Russie. Depuis 1914, ce trafic a dû subir un arrêt, mais il sera avantageux de faire fructifier le commerce des œufs, dès que les événements permettront à la Perse de reprendre ses exportations.

L'apiculture est également une ressource appréciable. Dans les environs de Chiraz, d'Ourmiah et de Sehend, on trouve le miel le plus renommé, car les ruches sont établies dans le voisinage de grands champs de fleurs où les abeilles vont butiner. La province de l'Azerbaïdjan pouvait exporter chaque année en Russie pour une somme de 100.000 krans de miel.

Les mûriers, arbres très répandus dans toute la Perse, servent, dans les provinces de Khorassan, d'Astarabad, du Mazendéran, du Guilan, de l'Azerbaïdjan, de Kachan et de Yezd, à l'élevage d'un nombre considérable de vers à soie.

Le Guilan est le plus grand centre de la production et du commerce de la soie; cette région, à elle seule, fournit les trois quarts de la production totale.

Autrefois, la sériciculture a eu en Perse une grande extension; le pays récoltait lui-même une quantité d'œufs suffisante pour la reproduction de ses vers et même, pendant quelques années, il a pu en fournir les magnaneries françaises, lorsque la pébrine y sévissait. Malheureusement cette terrible maladie a envahi aussi la Perse et y a fait de grands ravages. Depuis lors, la Perse est obligée d'importer des œufs de Turquie et de Russie.

La production actuelle de la soie dans le pays est évaluée à 500.000 kilogrammes par année.

Le tableau suivant donnera une idée du trafic de la soie en Perse pendant les dernières années.

*Importation des œufs de vers à soie*

(Valeur en krans)

|                 | 1907-1908 | 1912-1913 | 1917-1918 |
|-----------------|-----------|-----------|-----------|
|                 | —         | —         | —         |
| Turquie.....    | 2.260.000 | 2.170.000 | »         |
| Russie.....     | 660.000   | 435.000   | 257.000   |
| France. . . . . | »         | »         | 177.000   |

*Exportation de la soie en cocons*

|                 | 1907-1908  | 1912-1913 | 1917-1918 |
|-----------------|------------|-----------|-----------|
|                 | —          | —         | —         |
| France. . . . . | 9.800.000  | 2.880.000 | »         |
| Italie. . . . . | 13.000.000 | 8.000.000 | »         |
| Russie. . . . . | 1.400.000  | 784.000   | 257.000   |

*Exportation de la soie grège*

|                  | 1907-1908 | 1912-1913 | 1917-1918 |
|------------------|-----------|-----------|-----------|
|                  | —         | —         | —         |
| Turquie.....     | 1.375.000 | 167.000   | 300.000   |
| France. . . . .  | 568.000   | »         | »         |
| Russie. . . . .  | 112.000   | 117.000   | »         |
| Afghanistan..... | »         | »         | 190.000   |

On voit que l'exportation de la soie se faisait surtout en France et en Italie avant la guerre, et il faut espérer qu'elle retrouvera son importance dès que les moyens de communications avec ces pays seront rétablis.

Les forêts et les bois de la Perse abritent une quantité de bêtes sauvages de toutes les espèces, depuis les animaux féroces jusqu'aux multiples oiseaux de cent variétés. Les ours vivent

sur les plus hautes cimes de l'Azerbaïdjan. Les léopards, les hyènes, les sangliers, les loups, les chacals peuplent les forêts du littoral de la Caspienne et du Kurdistan, de Gara-Dagh et du Louristan. Les lions et les tigres apparaissent dans les régions de Mazendéran, d'Arabistan et les monts du Fars.

La chasse aux petits animaux recherchés pour leurs peaux et fourrures, qu'on trouve en grand nombre dans tout le pays, tels que mouflons, chevreuils, gazelles, cerfs, renards, martres, zibelines, loutres, hermines, etc., pourrait acquérir une grande importance et favoriser l'établissement d'un fructueux trafic de ces peaux.

Le gibier abonde aussi dans toutes les forêts, les bois et les taillis et la chasse est libre en toute saison.

Dans la région du Guilan et du Séïstan, il y a des oiseaux au riche plumage qu'on chasse pour le commerce des plumes.

La pêche est aussi d'usage courant en Perse, en raison de l'abondance du poisson, dans la mer Caspienne surtout, et dans toutes les rivières du pays. Il y a peu de temps encore, elle était affermée, sur le littoral persan de la Caspienne, à une société russe : la Compagnie Lianazoff, dont le siège social était à Astrakhan. La concession avait été renouvelée plusieurs fois, depuis cinquante-quatre ans, mais elle a été annulée en 1918. Cette société avait organisé le long des côtes douze centres de pêcheries, dont le principal était celui d'Astara. On pêche surtout l'esturgeon et le saumon. Les esturgeons sont très appréciés, surtout à cause de leurs œufs qui servent à la fabrication du caviar, produit de luxe, qui se vend fort cher en Europe. Les saumons sont conservés salés ou fumés.

Le chiffre de l'exportation des poissons de la Caspienne s'élevait, en 1917, à 24 millions de krans pour descendre à 8 millions en 1912, puis ensuite à 3 millions et demi en 1917.

Le saumon est vendu en partie pour la consommation locale; mais l'esturgeon ne se mange pas en Perse, étant un des aliments défendus par la religion musulmane.

Les truites vivent en grand nombre dans les rivières et sont

très estimées des Persans, qui en font une grande consommation.

Les poissons sont moins pêchés dans les golfes Persique et d'Oman, car les habitants de ces côtes préfèrent se livrer à la pêche plus fructueuse des huîtres perlières. On recueille, dans cette région, chaque année, pour une somme de 25 millions de francs environ de perles, dont la majeure partie est expédiée à Bombay.

Les pêcheurs de perles, Arabes pour la plupart, sont au nombre de 40.000. Ils sont très routiniers dans leurs procédés de travail; ils s'attachent une pierre au pied pour descendre dans la mer à de faibles profondeurs, là où ils ont repéré une place qu'ils jugent riche en huîtres perlières. Ils ont juste le temps de ramasser quelques-unes de ces huîtres avant de couper la corde qui retient la pierre, de façon à remonter vite à la surface de l'eau. L'usage de scaphandres rendrait plus facile et plus rapide cette pêche, mais les Arabes sont tout à fait hostiles à cet usage, car ils craignent qu'une augmentation trop rapide de la production n'abaisse trop sensiblement le prix des perles, ce qui les priverait d'une partie de leur gagne-pain.

Chaque année on exporte aussi, surtout en Angleterre et en Russie, pour 250.000 krans environ d'écailles d'huîtres pour la préparation de la nacre.

La Perse, dont la flore est si étendue et si variée, n'est donc pas moins riche par sa faune qui peut rendre de grands services au pays au point de vue agricole et commercial et donner lieu à quelques importantes industries.



## CHAPITRE IV

### PRODUCTIONS MINIÈRES

Le sous-sol de la Perse est très riche, mais a été malheureusement bien peu exploité jusqu'à l'époque actuelle ; quelques mines, particulièrement riches, ont été concédées sur de grandes étendues, à des compagnies étrangères, qui en ont commencé une fructueuse exploitation. C'est le manque de matériaux, de moyens de transport, de main-d'œuvre technique et de capitaux qui a empêché, jusqu'ici, les Persans de profiter des richesses minérales du pays.

Les pierres précieuses trouvées le plus fréquemment en Perse sont les turquoises et les rubis.

Les mines de turquoises situées près de Nichapour (Khorasan) appartiennent au gouvernement et sont exploitées par des Persans depuis des siècles. Ces pierres se trouvent dans la terre à une faible profondeur (de 1 à 6 mètres), et les meilleures qualités de turquoises, c'est-à-dire celles de la couleur la plus foncée, se rencontrent tout près de la surface du sol. Plus il faut creuser pour les trouver, plus les pierres sont pâles et plus leur valeur diminue. Les turquoises sont très employées

dans la bijouterie persane; on en exporte aussi une grande quantité, surtout dans les autres pays d'Orient. D'autres mines inexploitées de turquoises se trouvent à Kirman, à Saveh et dans les montagnes de Yezd.

On signale la présence de rubis à Kal-Yagouti, dans le Khorassan et dans la rivière de Lalbar, près de Golpayegan.

Les métaux précieux se trouvent en abondance en Perse : Dans l'antiquité, on exploitait des mines d'or. Hérodote dit que les Perses avaient dressé un animal de la taille du renard à la recherche des gisements aurifères; mais, actuellement, aucune de ces mines n'est exploitée.

On signale des mines d'or à Binaloud, Tergouli, Birdjend, Gara-Dagh, Hamadan, Aragh, Damoghan, près de Zendjan et dans l'Afchar.

Les mines d'argent se trouvent dans le Khorassan (Binaloud), Astrabad, près de Sarough, Kerman, Ispahan, Téhéran, Gara-Dagh.

Les autres métaux trouvés en Perse sont :

Le plomb, dans l'Azerbaïdjan, le Khorassan, à Zendjan, dans le Kurdistan, le Séïstan, l'Afchar, à Yezd, Kerman, Téhéran, en Mazenderan, à Boroudjerd, Djendag, etc. Une partie des minerais de plomb est argentifère.

Le cuivre existe à peu près partout; on en fait l'extraction par des moyens très rudimentaires pour l'employer dans la chaudronnerie. Les plus riches mines de cuivre se trouvent dans l'Azerbaïdjan, à Gara-Dagh principalement, à Kachan, Yezd, Kerman, Ispahan, Zendjan, en Mazenderan, dans le Khorassan, à Chah-Roud, dans le Kurdistan, etc. La malachite se trouve dans les monts Binaloud et Zendjan.

Le fer est aussi très répandu; il y en a dans l'Azerbaïdjan, à Khabkhal, Gara-Dagh, dans le Khorassan, le Guilan, en Mazenderan, à Astarabad, Ispahan, Kachan, dans le Fars, le Kerman, le Kurdistan, le Louristan, les îles d'Hormoz et de Kachm. Dans ces îles on le trouve sous forme d'oxyde de fer, dont on exporte une grande partie dans l'Empire britannique. La plupart de

ces minerais se présentent sous forme de limonite et d'hématite. L'hématite brune est traitée au four catalan. Le fer est utilisé sur place pour la fabrication d'ustensiles de ménage et d'instruments agricoles.

Le nickel se trouve dans le Fars et à Naïne.

L'étain à Gara-Dagh et à Binaloud.

Le mercure à Zendjan, Afchar et Ispahan.

Le cobalt à Naïne.

La Perse possède aussi des mines de houille aux environs de Téhéran, Kazvin, en Mazenderan, dans le Guilan; toute la chaîne d'Albourz est très riche en gisements houillers. On en trouve aussi dans l'Azerbaïdjan, le Khorassan, près d'Ispahan, de Semnan, Zendjan, Hamadan, Kachan, Yezd, Chiraz, Kerman, etc.

Une exploitation importante des mines de Perse est entreprise par une compagnie russe, qui a obtenu la concession des mines du Gara-Dagh. Le terrain y est excessivement riche en métaux de toutes sortes : cuivre, fer, plomb, étain, or et argent. Mais les deux minerais dominants sont le cuivre et le plomb, qui peuvent fournir chaque année 600.000 pouts (le pout vaut environ 16 kil.) de chaque métal. L'exploitation n'a pu prendre jusqu'ici une grande extension en raison du manque de capitaux et de moyens de communications. Aussitôt la construction du chemin de fer de Djoulfa à Bakou terminée, il faudrait que la société puisse acquérir de gros capitaux pour établir une ligne reliant Gara-Dagh à la ligne Djoulfa-Bakou. Alors l'entreprise deviendrait très fructueuse; d'autant plus que les moyens de transport permettraient au combustible, qui a fait défaut jusqu'alors, d'arriver aux mines et faciliteraient l'installation d'usines pour traiter les minerais sur place.

La plus grande ressource minérale de la Perse est le pétrole. Dans toutes les contrées du littoral de la Caspienne, entre Astarabad et le Talich, on a signalé la présence du pétrole, mais plus spécialement à Tounekaboune. Il y en a aussi dans les

régions d'Azerbaïdjan, de Kermanebab (Gasré-Chirin), du Lou-ristan, des Bakhtiariis, de l'Arabistan, du Fars, à Daleki, Ahmedi et dans l'île de Kachm. Déjà, jusqu'en 1914, on avait repéré trente-cinq terrains pétrolifères. M. de Morgan croit à la présence d'un lac souterrain de naphte qui s'étendrait sur une étendue de 300 kilomètres, du pied du mont Chah-Kouh jusqu'à Kerkouk, en Turquie. De semblables nappes de pétrole se trouvent certainement dans le Sud-Ouest de la Perse, qui possède peut-être les plus riches sources de naphte du monde.

Une compagnie anglaise, l'Anglo-Persian Oil Co., a la concession des sources de pétrole en Perse, exception faite de celles qui se trouvent dans les provinces du Nord. Cette concession avait été donnée, tout d'abord, en 1901, et pour soixante ans, à un homme d'affaires, M. d'Arcy, qui l'avait cédé à d'autres sociétés. Par leur fusion, ces sociétés ont formé l'Anglo-Persian Oil Cy. Le capital apporté pour la fondation de cette entreprise s'élevait au début à 2 millions de livres sterling. Le capital fut porté ensuite à 4 millions de livres sterling, puis à 10 millions en 1919 et a atteint 20 millions en 1920.

Les principaux terrains pétrolifères, actuellement exploités par cette Compagnie, se trouvent à Meïdan-Naphtan, près de Chouchter. Cinquante-deux puits ont déjà été creusés, et trois seulement de ces puits suffisent à fournir par jour 800 tonnes de pétrole d'excellente qualité; un autre contient du naphte renfermant 75 0/0 de benzine. La production totale est de 184.000 tonnes environ par mois.

Les raffineries sont installées dans l'île d'Abadan, près de Mohammera; des pipe-lines amènent, sur un parcours de 150 milles, le naphte des puits à ces usines. Mais on prévoit un rendement si important, que celles-ci ne suffiront plus à raffiner tout le naphte extrait de ces puits. Aussi la Compagnie devra-t-elle augmenter considérablement le nombre de ses bateaux pétroliers et porter le tonnage, qui est actuellement de 250.000 tonnes à 500.000, pour transporter le naphte dans les raffineries d'Angleterre. C'est aussi à cause de la pénurie des

moyens de transports que, sur les cinquante-deux puits creusés, seize seulement sont en exploitation actuellement.

Les bénéfices nets de la Compagnie s'élevèrent, en 1919, à 2 millions de livres sterling et augmenteront sans doute de 500.000 livres cette année. La Perse doit recevoir 16 0/0 de ces bénéfices; mais il y a quelques années, pendant la guerre anglo-turque, les pipe-lines ayant été détruits, la Compagnie a profité de cette occasion pour retenir la part du gouvernement persan à titre d'indemnité. Les Khans des Bakhtiaris et le cheikh de Mohammera reçoivent 3 0/0 des bénéfices pour qu'ils assurent la protection des pipe-lines qui passent sur leurs domaines.

L'augmentation de l'exportation de l'huile de naphte de Perse va en s'accroissant chaque année d'une façon considérable.

En 1915-1916, elle s'élevait à 40 millions de batmans (un batman dit de Tauris vaut environ 2 kilogrammes 970). En 1916-1917 elle montait à 120 millions de batmans; en 1917-1918, elle atteignait 200 millions, et on prévoit, pour les années suivantes, une production beaucoup plus importante.

La Compagnie possède aussi des puits à Gasré-Chirin, mais l'exploitation n'en est pas aussi fructueuse. La concession des terrains pétrolifères des provinces de la Caspienne avait été donnée à un entrepreneur russe, Khochtaria, en 1916-1917, mais elle a été annulée en juillet 1918.

On trouve du bitume et de l'asphalte à Gara-Dagh, à Zendjan, à Dizfoul et en très grande quantité dans les montagnes du Louristan.

Le soufre existe dans une bonne partie des régions de la Perse, principalement dans les montagnes, qui sont d'origine volcanique pour la plupart. Ces régions sont : Mazenderan, Savalan, Zendjan, Djohegan, Semnan, Afchar, Demavend, île de Kachm, etc.

Le salpêtre se trouve principalement près de Binaloud, de Zendjan, de Goum, de Yezd, de Saveh, de Fars, d'Ourmiah et de Khoï.

Dans l'Afchar, il y a de l'orpiment en grande quantité. Les phosphates abondent dans les environs de Maragah.

Le sol de la Perse étant formé, sur une grande étendue, de fonds de mer desséchés, renferme dans beaucoup de régions des mines de sel gemme; on exporte chaque année une importante quantité de sel en Turquie, en Oman et aux Indes.

Dans le Mazenderan, on trouve des sulfates de soude et de magnésie, de l'azotate de soude et de potasse. Le lac d'Ourmiah contient des chlorures, bromures et iodures de sodium et de magnésium et des sulfates de soude, de magnésie et de fer.

La Perse possède aussi en maints endroits des marbres de belle qualité, entre autres à Chandiz, dans le Khorassan, et à Maragah, à Dékhargan, à Salmas, à Ourmiah, à Kermauchah, à Hamadan, à Boroudjerd, à Khorramabad, à Chiraz.

On trouve du porphyre à Salmas et à Gaflan Kouh. Dans le mont Elvend il y a du quartz d'une remarquable pureté.

La lignite se rencontre à Zendjan, entre Kazvin et Téhéran et dans les monts Kalhour.

Il y a aussi en Perse de nombreuses sources d'eaux minérales, mais elles ne sont pas exploitées commercialement. Les habitants du voisinage de ces sources en connaissent les qualités médicinales et en font un usage fréquent. Dans les montagnes de l'Albourz, principalement dans le Mazenderan, on trouve des eaux gazeuses, sulfureuses, ferrugineuses, carbonatées. La province d'Azerbaïdjan est également très riche en sources thermales, gazeuses, sulfureuses, acidulées, surtout dans les monts Savalan et Sahend, à Livan, Maragah, Gouchtchi, Ardédil, etc. On trouve aussi des eaux minérales dans le Kurdistan, le Louristan, à Séïstan et Kerman.

Cette énumération des productions minérales de la Perse et des contrées dont le sol renferme des minéraux utilisables, ne peut donner qu'une idée très approximative de l'étendue des richesses de la Perse à ce point de vue. Nous ne pourrions donner, car elle serait trop longue à dresser, la liste complète des

gisements de métaux — à l'état natif ou en composition — de pierres précieuses, de charbon ou de pétrole, mais seulement l'indication des régions qui en possèdent. Il reste, à n'en pas douter, beaucoup de découvertes à faire; nous espérons que des recherches seront entreprises et que, dans un avenir prochain, les Persans tireront eux-mêmes parti des richesses naturelles de leur pays.



## CHAPITRE V

# L'INDUSTRIE

La Grande Industrie n'existe pas en Perse; on n'y voit aucune de ces immenses usines à l'outillage perfectionné, aux nombreux ouvriers spécialistes dirigés par de savants ingénieurs et des contremaîtres habiles, comme il en existe dans tous les pays d'Europe. Les productions industrielles proviennent de petits ateliers ou même d'ouvriers établis à leur compte. Ces ouvriers sont en général très adroits et intelligents et produisent des tapisseries et des travaux d'orfèvrerie remarquables; ce sont là les principales industries nationales. Ils ne sont pas des manoeuvres comme le deviennent actuellement beaucoup d'ouvriers européens qui n'ont qu'à bien savoir se servir de machines, ils sont des artisans comme il en existait en France au temps des corporations et du compagnonnage.

On attribue le peu de progrès réalisés par l'industrie persane, d'abord à ce que les matières premières, le combustible, les produits manufacturés ne peuvent être transportés à travers le pays et sont très difficilement importés ou exportés en raison de la pénurie des moyens de transports et de communications;

ensuite au manque de capitaux, car la plus grande partie de la fortune des riches Persans consiste en propriétés rurales. De plus, le système douanier actuel ne favorise pas l'industrie en Perse. En effet, par le traité de Turkmantchaï qui, en 1828, mit fin à la malheureuse guerre persano-russe, le tarif douanier a été fixé à 5 0/0 *ad valorem*. En 1902, d'accord avec la Russie, le régime de la douane a subi quelques changements, qui n'ont d'ailleurs favorisé en rien la Perse. Cela permet donc de vendre les marchandises importées de l'étranger, et surtout de Russie, à plus bas prix que les produits nationaux.

De la sorte, les quelques grandes usines qui avaient été établies dans le pays, telles que les raffineries de sucre, filatures et ateliers de tissage, n'ont pu lutter contre la concurrence étrangère et ont dû fermer. Il faut dire aussi que les industriels persans n'avaient ni expérience, ni connaissances techniques : Gros propriétaires ou négociants, ils n'étaient pas secondés par des ingénieurs capables et avaient créé leurs entreprises au hasard, ne se préoccupant pas de la proximité du combustible, ni de la facilité d'acquérir les matières premières nécessaires ; ne se demandant pas non plus si leur outillage pouvait donner une production suffisante pour couvrir tous leurs frais et concurrencer, tant pour la qualité que pour le prix, la même production venant de l'étranger.

Si les industries de la laine et de la soie, spécialement pour la confection des tapis, ont pu rester prospères jusqu'à ce jour, c'est grâce au bon marché de la main-d'œuvre : un ouvrier persan n'est encore payé que de un demi à trois krans par jour, et la fabrication des tapis se fait par des enfants ou des femmes qui ne touchent qu'un salaire très modique.

On prépare les fils de soie dans une quarantaine de coconneries installées dans la province de Guilan, principalement à Recht.

On trouve des filatures de laine et de coton dans beaucoup de villes, notamment à Tauris, Yezd, Ispahan et Badjistan. La plus grande filature est celle de Tauris, qui possède un outillage

moderne actionné par des moteurs à pétrole. Les autres ont des métiers d'ancien modèle, manœuvrés par les tisserands.

Dans toutes les villes où l'on trouve des ateliers de filature et de tissage il y a des teintureries. Les plus importantes sont à Kachan, Tauris, Ispahan, Yezd et Mechhed. Les colorants sont tirés seulement des végétaux, de la cochenille et du kermès. Les plantes employées sont l'indigo, la garance, dont les racines servent à faire l'alizarine, le henné, le safran, les bois de sapan et de campêche, le brou de noix, l'écorce de grenade et le souchet des Indes.

Les colorants d'origine minérale importés en Perse étaient venus concurrencer les colorants végétaux de meilleure qualité, mais de prix plus élevés. Mais ils ont été prohibés, à l'exception de quelques couleurs dérivées de l'alizarine artificielle, dont les qualités égalent celles qui sont tirées de la garance.

Un ingénieur-chimiste belge, au service du gouvernement persan, M. Vahrenkamp, est parvenu à tirer un nombre infini de nuances des colorants naturels en usage dans le pays. Sur son initiative, une école de teinturerie a été fondée à Téhéran, pour apprendre aux futurs ouvriers la préparation des matières colorantes naturelles de Perse, chose d'une grande importance surtout au point de vue de l'industrie des tapis.

Cette industrie est très prospère dans toutes les régions de la Perse. Les tapis se confectionnent en laine ou en soie. Ceux de laine sont surtout exportés en Europe et en Amérique, et les autres en Egypte.

Constantinople est le grand entrepôt de tapis persans. Dans le pays même on en fait un grand usage. Ils sont fabriqués, soit dans les villes, dans des manufactures où on emploie surtout de tout jeunes gens, soit à la campagne et dans les tribus, où beaucoup de familles en entreprennent la confection pour leur compte. Là, ce sont surtout les femmes qui font ce travail.

La laine des moutons indigènes suffit à fournir la matière première, et la coloration des fils se fait exclusivement au moyen

de couleurs végétales, ce qui permet aux tapis de conserver toujours leurs jolies teintes, sans aucune altération.

Il y a une quarantaine d'années, des entrepreneurs peu scrupuleux avaient essayé de faire usage de couleurs d'aniline; mais, comme les teintes des tapis confectionnés de cette façon n'étaient pas fixes, le prestige des tapis persans menaçait d'être diminué. Aussi le gouvernement a-t-il prohibé l'importation de l'aniline; de plus, il est prélevé des droits, qui augmentent chaque année, sur l'exportation des tapis ainsi teints; et, dans un délai limité, l'exportation de ces tapis sera même complètement prohibée.

Les tapis de grandes dimensions sont nommés « gali » et les plus petits « galitcha ». Les dessins qui les ornent sont géométriques et, pour la plupart, d'une forme très originale, car l'ouvrier persan a en général beaucoup d'imagination. On y voit rarement des dessins de sujets précis avec des personnages et des animaux.

Dans les anciens tapis, on trouvait des choses merveilleuses, tant pour les couleurs que pour la disposition des dessins. Il y a, au Musée commercial de Vienne, une collection remarquable de dessins d'ornementation pour de beaux tapis de Perse. Un industriel a eu l'heureuse idée de relever ces modèles et de faire revivre ainsi l'art ancien de la décoration des tapis persans.

On mélange très rarement le coton à la laine dans la confection des tapis. L'exportation s'élève chaque année à une somme de 40 à 60 millions de krans.

Les principaux centres de fabrication des tapis sont : Dans l'Aragh, à Sultanabad et à Sarough; dans l'Azerbaïdjan, à Tauris, Hériz, Alan, Bakhchaïch; dans le Fars, dans les tribus Gachkaï, à Chiraz, Laristan, Bender-Abbas; dans les régions de Kerman à Raver et dans les tribus Baloutches; dans le Khorassan, à Mechhed, Badjistan, Birdjend, Gaïne et Sarakhs; dans le Kurdistan, à Bidjar; à Yezd, à Meïboud; à Hamadan, Makavend, Kachan, Ispahan, Zendjan, Farahan, Métaïr et dans les tribus afchars, arabes et turkmènes.

A Chouchter, on fait un tapis spécial appelé du nom même de la ville.

Les meilleurs tapis proviennent de Tauris, Kerman, Kachan et Sultanabad. Tauris possède 1.200 métiers et 10.000 personnes travaillent à la confection des tapis dans la ville et aux environs. Les plus jolis tapis de soie sont fabriqués à Mechhed, Kachan, Kerman, Gachkaï et Tauris.

Il existe un genre spécial de tapis, de qualité inférieure, beaucoup moins épais, de dessins et de coloris différents nommés guilim. Ces tapis sont tissés d'une façon particulière dans les tribus et les villages et sont utilisés surtout par les classes pauvres, à cause de leurs prix peu élevés.

Certains tapis, d'un autre genre, sont tissés plus finement, soit en laine, ou en laine et en soie, ou tout soie. Leur ornementation consiste en rayures parallèles de différentes couleurs. On en fait surtout des tentures. Ils sont appelés djadjim lorsqu'ils sont en laine et kadji lorsqu'ils sont en soie ou mélangés de laine et de soie. Les meilleurs djadjim sont fabriqués à Gara-Dagh. Dans les tribus de Bakhtiari, on fait des tapis de haute laine, très moelleux, particulièrement estimés des Persans, bien qu'ils soient moins riches en ornements et en couleurs et d'un travail moins parfait que les tapis ordinaires.

Il y a enfin des tapis de qualité tout à fait inférieure, confectionnés avec des fils de coton, et nommés zilou.

Dans certaines contrées, notamment à Kerman, à Meschhed, à Badjistan et à Kachan, on fait des châles renommés. Ceux de Kerman, connus sous le nom de amiri, ont le genre des cachemires et sont ornés de dessins en feston de la forme d'amandes et de plusieurs coloris. Ceux de Mechhed et de Badjistan, appelés barek, ont une teinte unie; enfin les châles de Kachan, distingués sous le nom de Hussein-Gouli-Khani, sont aussi très estimés.

On fabrique différents tissus de laine dans les régions de Khorassan et de Kerman.

A Khalkhal, à Khélidjan, à Khamse et dans le Mazenderan, on tisse des draps, assez épais, à peu près semblables à la bure, et des étoffes mélangées de coton rappelant les droguets.

Pendant la récente guerre, l'importation des tissus d'Europe ayant été très réduite, l'industrie locale de la laine a repris une assez grande prospérité.

L'étoffe spéciale, de couleurs foncées, destinée à la confection de l'aba, sorte de manteau persan que portent tous les ecclésiastiques, les commerçants et les artisans, est fabriquée à Naïne, à Yezd, à Kerman, à Tauris et dans le Kurdistan.

A Kerman et à Zendjan, on fabrique des tissus de laine assez fins qu'on orne de broderies de soie, faites à la main.

Les ouvriers persans travaillent, en général, très habilement, à la fabrication du feutre pour en faire le kolah, coiffure persane, et même des tapis à bon marché dont les moins épais servent spécialement aux voyageurs.

Le feutre est aussi utilisé pour confectionner les tentes des nomades, surtout chez les turkmènes. On fabrique du feutre à Astarabad, Hamadan, Taft, Tauris, Mechhed, Kerman, Chiraz, Kermanschah, Goum, Mélayer.

Dans les tribus Afchar et dans quelques régions du Khorassan, on tricote des gants, des bas et des chaussettes de laine.

Les principales fabriques de soieries (satins, taffetas, moires, mousselines, crêpes) se trouvent à Tauris, Ourmiah, Kachan, Mechhed, Tourbate, Boudjnourd et Yezd.

Les velours unis et brochés sont fabriqués à Kachan et à Yezd. Malheureusement, ces manufactures de velours ont perdu beaucoup de leur prospérité par suite de la concurrence étrangère.

On trouve de jolis brocarts de soie, d'or et d'argent à Kachan et à Ispahan.

A Recht, on brode d'une façon très originale des étoffes de laine, soie et coton. Il y a aussi des tissus brodés à Ispahan, Kachan, Kakh et Kerman, mais moins beaux que ceux de Recht. A Astarabad, on fabrique des étoffes de soie rayées de couleurs vives, quelquefois mélangées de fils de coton, connues sous le nom de alidja, avec lesquelles on confectionne les vêtements des Turkmènes. On tisse de semblables étoffes à Tauris, à Saoudj-boulag et à Afchar pour les vêtements des Kurdes.

Les grands voiles noirs nommés tchadour, dont s'enveloppent les femmes persanes, sont fabriqués à Recht et à Yezd.

Les villes d'Ispahan, Tauris et Recht sont aussi renommées pour leurs passementeries et cannetilles.

La fabrication des étoffes de coton (calicot, percale, indiennes) a beaucoup perdu de son importance, en raison de la concurrence étrangère.

Les Galem-Kars, connus en France sous le nom de rideaux persans, sont des cotonnades ornées de dessins variés, aux riches coloris inaltérables. Ils sont fabriqués surtout à Ispahan. Les imitations des Galem-Kars, venant de Gênes et de Russie, qu'on vend comme rideaux persans, sont loin de les valoir, tant pour leur qualité que pour l'originalité des dessins et des couleurs.

Beaucoup de vêtements d'été sont confectionnés avec des tissus de coton et de soie blancs ou écrus qu'on nomme « étoffe nationale », fabriqués spécialement par les Parsis de Yezd. On en trouve des imitations dans d'autres villes.

Les chaussures d'été, sorte d'espadrilles de cotonnade blanche, sont confectionnées à Chiraz, à Ispahan et à Yezd.

L'industrie des peaux a une certaine importance en Perse : il y a des tanneries dans beaucoup de villes, principalement à Hamadan, Mechhed et Tauris.

Une grande partie des peaux, destinées à l'exportation, est seulement séchée ou salée. Certaines peaux sont préparées sommairement et d'autres, complètement tannées, corroyées ou mégissées, sont même vendues pour l'exportation après avoir été vernies, chamoisées, maroquinées ou laquées.

Une partie des cuirs, vendus dans le commerce européen sous le nom de cuirs de Russie, provient de la ville persane de Hamadan, où l'on trouve, ainsi qu'à Tauris, des selleries, bourrelleries et ateliers de corroyage.

La fabrication de l'opium peut être classée parmi les plus importantes industries de Perse et a sa plus grande extension dans les provinces du Centre et dans les régions du Khorassan et de Kermanschah.

On recueille la sève des pavots avant le lever du soleil, de la façon suivante : on fait des incisions aux tiges et on recueille les sucs dès qu'ils sortent, dans des vases de bois. Ensuite, on fait sécher cette sève à l'ombre pour éviter l'évaporation des substances volatiles qui y sont contenues, et quand on lui a fait subir une petite préparation spéciale, le produit ainsi obtenu est l'opium, qu'on met en boîtes avant de le livrer au commerce.

On trouve en Perse deux sortes d'opium : L'une contenant de 11 à 13 pour 100 de morphine provient des provinces du Centre et est surtout achetée par l'Angleterre. L'autre ne renfermant que 6 à 8 pour 100 de morphine est préparée dans la région de Kermanschah et est exportée en Chine.

Parmi les autres industries persanes tirées des productions végétales, il faut citer : Les distilleries d'alcool de vin d'Ourmiah, de Maragah, de Hamadan et les distilleries d'essence et d'eau de roses de Gamsar, d'Ourmiah, de Chiraz, d'Ispahan, qui ont des produits très estimés.

Les confiseries et biscuiteries d'Ispahan, de Goum, de Mechhed, de Kazvin, de Tauris, de Maragah, de Yezd, de Téhéran, ayant chacune leur spécialité renommée.

Dans la confiserie d'Ispahan, on confectionne des nougats nommés ghez; dans celles de Goum et de Mechhed, on trouve d'excellents bonbons au miel; celle de Maragah fabrique des baslogh et des loz, bonbons au jus de raisin. A Yezd et à Ourmiah, on fait des nogles, sorte de petites dragées parfumées aux essences de roses, de cardamomes et de saule égyptien. A Tauris et à Yezd, on trouve le pachmak, bonbon à la gomme étiré en forme de longs fils. A Tauris également et à Kazvin, on fabrique des gâteaux secs avec de la farine de riz et des sortes de massépains appelés baglaves, aux amandes et aux pistaches. Ces « baglaves », très appréciés des Persans, se trouvent aussi à Téhéran et à Yezd.

L'ébénisterie et la menuiserie d'art ont aussi une certaine prospérité dans plusieurs villes : on fabrique de beaux meubles

en noyer à Ourmiah; des boîtes artistement gravées et marquées, des jeux d'échecs et de tric-trac, de petits articles de ménage, des bibelots en bois sculpté à Chiraz, Abadeh, Khonsar, Ourmiah et Golpayegan.

On fait à Chiraz, à Kachan et à Ispahan des petits meubles et divers objets en bois incrusté d'ivoire ou d'écaille, nommés khatem et dont certains ont une grande valeur artistique.

On trouve en Perse un grand nombre de roseaux qui servent à faire des nattes utilisées pour recouvrir le sol des mosquées ou des maisons pauvres. On fabrique la majeure partie de ces nattes à Dizfoul et à Enzéli.

A Astarabad, Goum, Maragah, Ourmiah, il y a des savonneries où l'on fabrique du savon de ménage dans le genre du savon de Marseille.

En Perse, on travaille habilement les métaux et tous les minéraux et on en fait spécialement des objets d'art d'une grande originalité. Des ateliers de métallurgie, mais surtout d'orfèvrerie, existent dans plusieurs villes, notamment à Téhéran, Tauris, Chiraz, Ispahan, Zendjan, Kachan et Boroudjerd.

A Chiraz, on travaille surtout l'or, l'argent et le cuivre repoussés. A Ispahan on fait des objets ciselés au burin.

On fabrique de très jolies choses en or et en argent filigrané à Chiraz, Ispahan et Zendjan.

A Tauris, Téhéran et Kachan, on trouve aussi des ateliers de gravure, ciselure et filigrane, mais on y fait des objets moins artistiques et moins finement travaillés.

A Boroudjerd, on fabrique des ustensiles de fumeurs, des services à thé en métal et surtout en nickel.

Les coutelleries de Zendjan et d'Ispahan sont renommées pour leurs canifs et ciseaux de qualité supérieure.

On trouve des petites manufactures d'armes à feu et d'armes blanches, ainsi que des fabriques d'ustensiles de ménage en fer et en acier à Maragah, Ahar, Djeldebekhan, Kerend, Mazoul, Kakh, Badjistan, etc.; des petites fonderies et chaudronneries de cuivre à Kachan, Zendjan, Khoï, Kerman, Boujenourd, etc.

Les joailleries de Mechhed, Téhéran, Tauris, Ispahan et Chiraz produisent d'intéressants bibelots et des bijoux de caractère local.

A Mechhed et à Kermanschah, on fabrique spécialement des chapelets en agate et avec d'autres pierres de différentes couleurs.

Il y a des poteries à Goum, à Tauris, à Livan, à Kachan, à Djoneïn.

A Ispahan et à Kachan, on faisait autrefois des vases en porcelaine d'excellente qualité, de formes et de décorations remarquablement fines et originales, suivant les procédés d'artistes chinois amenés en Perse. On retrouvait dans ces jolis vases, mêlé à l'art chinois de la poterie, l'art personnel des potiers persans. Quelques-unes de ces porcelaineries existent encore, mais les procédés et les modèles anciens ont été malheureusement perdus, et les vases qu'on y fabrique actuellement sont beaucoup moins beaux.

A Goum et à Tauris, il y a quelques verreries. Les mosquées et les palais d'Ispahan, de Chiraz, de Tauris, de Mechhed, sont ornés de briques émaillées, admirées et renommées pour leur brillant éclat, la beauté de leurs dessins et leur solidité. On fabrique encore de ces briques à Kachan et à Téhéran, mais on ne peut même pas les comparer aux anciennes, tant leur qualité est inférieure.

Depuis une vingtaine d'années des usines de production de l'électricité pour l'éclairage de la ville sont en activité à Téhéran, à Tauris et à Mechhed.

En somme, le développement de l'industrie en Perse n'est pas en rapport avec la remarquable richesse de ses productions naturelles (agricoles et minérales). La majorité des matières premières nécessaires à bon nombre d'industries et que le sol et le sous-sol du pays peuvent fournir, sont exportées dans les pays étrangers qui lui expédient ensuite les produits manufacturés. Il est aussi très regrettable que l'art persan, appliqué à la décoration des tapis, à l'orfèvrerie, à la céramique, ait subi un arrêt

dans son évolution. La concurrence étrangère est funeste à toute l'industrie persane. Il suffira, il faut l'espérer, que le pays soit, avant longtemps, parcouru par de grandes voies ferrées, que les routes soient mieux entretenues pour permettre aux automobiles et camions d'y circuler facilement, que le tarif douanier soit modifié, et qu'enfin des écoles professionnelles et d'arts et métiers soient fondées dans plusieurs régions afin de former des contremaîtres et des ingénieurs capables, pour que le progrès de l'industrie prenne un grand essor, assurant dans l'avenir, à la Perse, une place honorable parmi les nations; et que sa prospérité redevienne digne de ce qu'elle était dans le passé.



## CHAPITRE VI

# COMMERCE ET MOYENS DE COMMUNICATIONS

### ROUTES

Abbas le Grand, qui organisa la Perse au point de vue administratif et économique, avait fait construire dix-huit routes bien entretenues qu'on appelait les routes royales. Sur chacune d'elles, à des distances variables (selon que la région était ou non accidentée) il avait fait bâtir des caravansérails contenant des réserves d'eau et des provisions pour les hommes et les animaux. Les voyageurs et les caravanes étaient sûrs de trouver, après une journée de marche, un lieu de repos et de ravitaillement.

Après la mort de Chah-Abbas, en 1628, les routes et les caravansérails furent délaissés; les premières ont fini par être détériorées par la circulation, et les seconds sont pour la plupart en ruines.

Aujourd'hui, on compte 28 grandes routes utilisées pour les relations commerciales des différentes régions; quelques-unes sont des chaussées entretenues par des concessionnaires qui perçoivent des droits de péage, d'autres sont des voies naturelles, carrossables sur tout ou partie de leur étendue. Enfin quelques autres ne sont accessibles qu'aux caravanes.

Ces routes vont :

1) De Trébizonde à Téhéran par Khoï et Tauris. Cette route a 1.730 kilomètres de longueur; elle est utilisée pour le transport des marchandises importées d'Europe, auxquelles la Russie refuse le transit. Elle n'est carrossable que de Khoï à Téhéran.

2) De Djoulfa à Tauris; celle-ci est suivie par les marchandises venant de Russie à destination de Tauris, le grand entrepôt du Nord de la Perse. Cette chaussée, de 120 kilomètres de long, avait été tracée et entretenue par une société russe qui en était concessionnaire. Depuis la construction du chemin de fer de Djoulfa, elle a perdu beaucoup de son importance et appartient, à présent, au gouvernement persan.

3) De Djoulfa à Saoudjboulag par Khoï et Ourmiah. Cette route est chaussée jusqu'à Khoï et empierrée sur le reste de sa longueur.

4) De Tauris à Saoudjboulag par Maragah; route nouvellement concédée pour être entretenue.

5) D'Astara, port sur la Caspienne à Tauris, par Ardebil : chaussée jusqu'à Ardebil et exploitée par une société persane, cette route est suivie par les marchandises venant de la mer Caspienne, particulièrement de Bakou, à destination du Nord-Ouest du pays.

6) D'Enzeli à Téhéran par Recht et Kazvin. C'est une chaussée de 382 kilomètres de long, concédée à une compagnie russe, et qui relie la Russie à la capitale et aux villes du centre de la

Perse. Le service des transports y est fait par camions, voitures et automobiles.

7) De Mechhed-Ser, port sur la Caspienne à Téhéran. Celle-ci beaucoup moins importante que la précédente, est parcourue par les caravanes de mulets et de chameaux; elle a été chaus-sée, dernièrement, de Téhéran à Damavend.

8) De Bender-Gucz, autre port de la Caspienne à Téhéran. Cette route se divise en deux embranchements dont l'un rejoint la route de Mechhed-Ser, l'autre la grande route de Mechhed à Téhéran.

9) De Askabad, ville du Turkestan russe, sur la voie ferrée du Turkestan, à Mechhed par Koutchan. C'est une grande route de commerce, pour le trafic entre la Russie, le Turkestan et l'Est de la Perse. Conçédée à un négociant persan, elle forme chaussée sur un parcours de 250 kilomètres.

10) De Mechhed à Douchakh.

11) De Mechhed à Khakester.

12) De Koutchan à Artikh (Dereguez). Ces trois routes sont suivies seulement par les caravanes.

13) De Koutchan à Sabzevar, route carrossable, de 145 kilo-mètres de longueur.

14) De Nuski-Quetta (Indes) à Mechhed par le Seïstan. C'est une très belle route carrossable sur tout son parcours; elle a été parfaitement entretenue et améliorée pendant la guerre par les autorités militaires anglaises, et elle sert au trafic des marchan-dises venant de Bombay et de Karratchi.

15) D'Hérat (Afghanistan) à Mechhed, route parcourue par les caravanes.

16) De Mechhed à Téhéran. C'est une voie carrossable qui a 900 kilomètres de long et est suivie spécialement par les pèl-erins se rendant à la ville sainte de Mechhed.

17) De Séïstan à Kerman. Cette route traverse le désert sur un parcours de 650 kilomètres et n'est suivie que par les caravanes.

18) De Bender-Abbas, port du golfe Persique à Kerman. C'est une route divisée en quatre embranchements, dont trois ne sont parcourus que par les caravanes et l'autre a été dernièrement rendu carrossable.

19) De Kerman à Yezd. Cette route est la prolongation de la précédente.

20) De Yezd à Torbaté-Heïdari.

21) De Bender-Abbas à Seïstan. Ce sont encore deux routes caravanières.

22) De Kerman à Birdjend, route parcourue par les pèlerins allant à Mechhed.

23) De Bender-Abbas à Lar.

24) De Bouchire à Chiraz et Ispahan. De Bouchire à Chiraz, cette route a quatre embranchements, dont trois ne sont accessibles qu'aux caravanes et l'autre a été rendu carrossable depuis peu. Elle est également carrossable de Chiraz à Ispahan.

25) De Ahvaz sur le fleuve Karoun à Téhéran, par Ispahan. Route qui sert au trafic des marchandises venant de Mohamera, port du golfe Persique situé à l'embouchure du Karoun, qui sont chargées sur les bateaux faisant le service du fleuve pour être débarquées à Ahvaz; elle a une longueur totale de 865 kilomètres.

26) De Bagdad à Téhéran par Kermanschah. Déjà très importante avant la guerre, parce qu'elle servait au trafic avec la Mésopotamie et était parcourue par les pèlerins se rendant aux villes saintes de Kerbéla et de Nedjef, cette route l'est devenue bien plus encore, depuis qu'une ligne de chemin de fer a été construite de Bassorah à Bagdad et va en se prolongeant jusqu'à la frontière. Bien entretenue, elle se relie à Hamadan à la route qui

va à Kazvin et à celle qui va de cette dernière ville à Téhéran.

27) De Kazvin à Hamadan. Chaussée concédée à la même compagnie russe, qui a la concession de la route de Enzeli à Téhéran.

28) De Téhéran à Goum et à Sultanabad. Cette route, concédée à une compagnie anglaise, est très fréquentée, surtout par les pèlerins se rendant à Goum, ville sainte.

#### CHEMINS DE FER

La Perse est excessivement pauvre en voies ferrées; pourtant, depuis une cinquantaine d'années, beaucoup de projets ont été formés en vue de construire des lignes de chemins de fer, dans différentes provinces persanes. Des concessions ont même été accordées à des entrepreneurs ou à des sociétés françaises, anglaises ou russes pour l'étude et la construction de voies ferrées.

La première de ces concessions fut donnée, en 1872, à un Français, le prince de Polignac; mais aucun de ces projets n'a été réalisé et les concessionnaires ont perdu leurs droits, les travaux n'ayant pas été commencés.

Le plus important projet fut celui du « Transpersan », conçu en 1912 par une société internationale formée surtout de capitalistes français, anglais et russes. Le siège de cette société d'étude, dont le capital était de 2.500.000 francs, se trouvait à Paris. Son but était d'établir un réseau de voies ferrées qui, traversant la Perse, relierait les chemins de fer russes aux lignes britanniques des Indes. Les Russes désiraient faire passer la ligne principale par Djoulfa, Tauris, Téhéran, Ispahan, Yezd, Kerman, pour aller vers les Indes par le Baloutchistan. Les Anglais, envisageant la possibilité d'une invasion des Indes, par la Russie, voulaient qu'à partir de Téhéran, la ligne principale suive un

tout autre parcours et aboutisse à Khor-Moussa sur le golfe Persique, en passant par Sultanabad, Dizfoul, Ahvaz; un embranchement aurait pu rejoindre les lignes des Indes en suivant les côtes du Sud. De cette façon, la flotte britannique aurait eu toute facilité pour protéger et défendre, en cas de besoin, les intérêts anglais.

De sorte que, faute d'entente entre les Russes et les Anglais, chacun d'eux voulant établir la réalisation du projet d'après sa propre conception, le chemin de fer Transpersan n'a jamais été construit.

Mais en 1912, le gouvernement persan, se trouvant dans un embarras financier, voulut faire un emprunt à l'Angleterre et à la Russie. Chacun des gouvernements de ces pays saisit cette occasion pour essayer de réaliser ses projets respectifs de construction de voies ferrées en Perse.

Le gouvernement russe fit alors connaître à la Perse qu'il subordonnait toute avance d'argent à la concession d'une ligne de chemin de fer allant de Djoulfa (frontière russe) à Tauris.

L'Angleterre demanda l'autorisation de mettre à l'étude la construction des chemins de fer du Sud. Après des pourparlers, la Perse dut céder, en février 1913, aux exigences de la Russie et de l'Angleterre pour obtenir la somme d'argent qui lui était nécessaire.

*Chemin de fer de Tauris.* — La concession de la ligne Djoulfa-Tauris, qui est actuellement la seule voie ferrée importante de la Perse, a été accordée à la Société russe de la Banque d'Escompte de Perse, avec autorisation de construire un embranchement allant de Soufiane à Gave-Tchechmé ou à Cherefkhané, sur la rive nord du lac d'Ourmiah. Le capital fut fixé à 4.690.200 roubles, les actions ne pouvant être souscrites que par des Persans ou des Russes. Pour les fonds nécessaires à la construction de la voie ferrée, on émit des obligations, dont la majeure partie fut négociée à Paris.

Le concessionnaire a le droit exclusif d'exploiter à son

profit les houillères et les sources de pétrole qui se trouvent de chaque côté de la ligne de chemin de fer sur un rayon de 10 farsakh (65 kilomètres environ). La société pourra construire des embranchements qui iront de la ligne jusqu'aux mines et aux puits qu'elle exploitera; elle devra remettre à la Perse 15 0/0 des produits de ces exploitations.

De plus, cette société russe a le droit de priorité pour la construction d'une voie ferrée actuellement en projet, qui ira de Tauris à Kazvin.

Les marchandises et les matériaux utilisés pour le service du chemin de fer, ou des mines et des puits en exploitation, sont exemptés de droits de douane à l'importation et de toute imposition. Les tarifs sont fixés par le concessionnaire; le gouvernement persan doit recevoir la moitié des bénéfices nets, dépassant 7 0/0 du capital engagé. La durée de la concession est de 75 ans, à partir de l'achèvement de la construction de la voie Tauris-Djoulfa et de son embranchement vers le lac d'Ourmiah. Ce temps écoulé, le chemin de fer fera retour au gouvernement persan, qui d'ailleurs a le droit de racheter la ligne au concessionnaire à l'expiration de la trente-sixième année. Les travaux ont commencé en 1914; le 21 décembre 1915, les rails étaient posés de Djoulfa à Cherefkané, sur une longueur de 150 verstes, et le 20 février 1916 jusqu'à Tauris sur 138 verstes.

La ligne a été ouverte à l'exploitation le 26 avril 1916. Malheureusement, la guerre a empêché le trafic des marchandises pour le commerce persan, et cette voie ferrée n'a servi, pendant les premiers temps de son exploitation, qu'au ravitaillement de l'armée russe, qui se battait contre les Turcs sur le territoire de cette province persane de l'Azerbaïdjan. La Russie empêchait l'importation des denrées et autres produits nécessaires aux besoins de la Perse. Au moment de la Révolution russe, les soldats bolchevik, en se retirant, emmenèrent presque tous les wagons et les locomotives. Il ne restait plus que 10 wagons de marchandises sur 276 qu'il y avait auparavant, 3 locomotives sur 22 et 2 wagons de voyageurs sur 20.

La société russe, pour éviter la faillite, dut faire à la Perse un emprunt de 5 millions de krans, dont 2 millions furent versés immédiatement. Le matériel fixe et roulant a été donné en garantie de cette somme.

Mais ce matériel étant aussi réduit et ne pouvant être renouvelé, et de plus les troubles existant d'une façon constante dans tout le Caucase, arrêtant le trafic, l'exploitation de la ligne est restée à peu près suspendue et ne marche encore que d'une façon insignifiante.

Dès que la Russie sera pacifiée et que le trafic à travers le Caucase aura repris régulièrement son cours, cette ligne de chemin de fer, appelée à rendre de nombreux services à la Perse, pourra prendre une très grande importance.

*Chemins de fer du Sud.* — C'est le syndicat anglais « Persian Railways Syndicate Limited » qui, en février 1913, obtint l'autorisation d'étudier pour son compte les projets de construction des lignes de chemins de fer suivantes :

1) De Mohammera ou de Khor-Moussa à Khorrem-Abad ou à Boroudjerd.

2) De Bender-Abbas à Kerman.

3) De Bender-Abbas à Chiraz.

4) De Bender-Abbas à Mohammera.

Jusqu'à ce jour, le projet de la ligne de Mohammera à Boroudjerd a seul été étudié; on avait commencé à dresser les plans en 1914, mais la guerre a interrompu cette étude qui vient d'être reprise.

Il est question aussi d'étudier dès maintenant le projet d'une ligne qui ira de Bender-Abbas à Chiraz, ou plus probablement à Kerman, d'où elle pourra être prolongée sur le Séistan, et rejoindre ainsi la voie ferrée de Quetta (Indes) au Séistan (frontière persane).

Le même syndicat a formé le projet d'un chemin de fer

allant de Bagdad à Téhéran, avec embranchement sur Enzeli. Le gouvernement anglais a déjà fait construire la voie ferrée de Bagdad à Khanikine (frontière de Perse). La ligne doit passer par Hamadan et Kazvin d'où partira l'embranchement d'Enzeli. Le projet envisage aussi la jonction de cette ligne à la voie ferrée de Mohammera-Boroudjerd en construisant un embranchement de cette dernière ville à Hamadan.

#### NAVIGATION

La Perse ne peut utiliser, en général, les voies fluviales pour les communications et les transports, car ses cours d'eau ne sont pas navigables, sauf le grand fleuve Karoun et le Chatt-el-Arabe.

Lar partie du fleuve Karoun, située entre le port de Chellich, à 6 milles en aval de Chouchter et les rapides d'Ahvaz, porte le nom de Haut-Karoun; et la partie située entre Nasserî, au sud des rapides et Mohammera, se nomme Bas-Karoun.

Sur une longueur de 180 kilomètres, cette dernière partie a, en toute saison, au moins 4 pieds de profondeur. Un service régulier hebdomadaire y est fait par les bateaux de la compagnie anglaise « Lynch Brothers » : 3 vapeurs et 7 barques de 80 à 100 tonnes. La société persane Nasserî y fait naviguer aussi 1 bateau à vapeur de 80 tonnes et 5 barques de 35 à 50 tonnes.

Dans le Haut-Karoun, la société Lynch possède un vapeur de 40 tonnes et une barque de 30 tonnes, et la compagnie Nasserî a 1 vapeur de 35 tonnes et 3 barques de 20 à 30 tonnes.

En faisant quelques travaux de barrages sur le fleuve, les bateaux de 600 tonnes pourraient remonter jusqu'à Chouchter.

En 1912-1913, le port de Nasserî (Ahvaz) avait un mouvement de 43.000 tonnes et celui de Chouchter de 10.000 tonnes;

en 1917-1918, ce mouvement n'était plus que de 33.200 tonnes pour Nasserî et de 8.000 tonnes pour Chouchter.

Le Chatt-el-Arabe, qui n'appartient à la Perse que dans la partie située entre Mohammera et le golfe Persique, est accessible aux grands navires qui y font un service régulier.

Quelques autres rivières, le Gorgan et l'Atrek (Turkomanie), le Babol (Mazenderan), le Sefid Roud, le Roudbar, le Chemkhalleh et le Khouman Roud (Guilan) permettent, sur une courte distance, les transports par barquettes de très faible tonnage.

La baie de Piré-Bazar, qui relie Recht au port d'Enzeli, actuellement en partie comblée par les alluvions, n'est plus accessible qu'aux petites barques à faible tirant.

Des lacs de Perse, celui d'Ourmiah seul est important au point de vue de la navigation. Le prince Imam Gouli Mirza, petit-fils de Fath-Ali-Chah, s'était approprié le monopole de la navigation sur le lac d'Ourmiah. Il y possédait quelques bateaux à voiles et une remorqueur pour le transport des marchandises et des voyageurs.

En 1915 et 1916, les Russes, de leur propre initiative, lancèrent sur le lac 10 petits bateaux à vapeur et 12 barques. De même, la compagnie du chemin de fer Tauris-Djoulfâ y mit en service une dizaine de barques et de remorqueurs.

La Révolution russe causa l'abandon de ces bateaux qui, pour la plupart, échouèrent sur la rive.

Actuellement, le service des transports y est assuré par un vapeur de 400 tonnes et un remorqueur.

Plusieurs ports ont été construits pour permettre aux bateaux d'accoster sur les rives du lac. Les principaux sont : Cheref Khané, terminus de l'embranchement du chemin de fer Djoulfâ-Tauris, Guerm-Khané qui sert de débouché à toute la région d'Ourmiah, Heider-Abad, Danalou, Khan-Takhti, desservant le premier, la région de Souldouz, le second, de Maragah, et l'autre, de Salmas; enfin Chahi, dans l'île du même nom.

Il n'existe un service régulier qu'entre les ports de Cheref-

Khané, Guermi-Khané et Danalou. Les bateaux ont tous des moteurs à pétrole.

Aussitôt que le trafic du Caucase sera rétabli, permettant à la voie ferrée Djoulfa-Tauris de reprendre ses services réguliers, la navigation sur le lac d'Ourmiah est appelée à devenir très importante en reliant commercialement l'Est, le Centre et le Sud de l'Azerbaïdjan à cette ligne de chemin de fer.

La navigation sur la mer Caspienne est faite surtout par des navires russes dont les ports d'attache sont Astrakhan et Bakou. Les ports persans de la Caspienne visités par ces navires sont : Astara, port naturel qui ne peut recevoir les bateaux de fort tonnage jusqu'à ses quais. Le transbordement des marchandises est fait par des petites allèges de 5 tonnes. Ce port dessert la province de l'Azerbaïdjan. Talich, port naturel qui est relié par un service régulier à Astara et Enzeli. Le port d'Enzeli a été construit de façon à permettre aux navires d'accoster jusqu'aux quais; ils ne restent à quelques kilomètres au large qu'en cas de grande tempête. C'est le port le plus important du Nord de la Perse; il dessert les régions du Guilan, de Téhéran et du Centre.

Hassan-Kiadeh, Lengueroud, Roudser, Tounékaboune, Farahabad, Férikéнар sont des petits ports naturels beaucoup moins importants que les trois premiers.

Les ports naturels de Mechhed-Ser et de Bender-Guez reçoivent des vapeurs russes faisant un service régulier. Le premier sert de débouché à la région de Mazenderan et est relié à Téhéran par une route. Les navires ne peuvent mouiller qu'à 1.500 mètres au large. Le second, situé au fond de la baie d'Astarabad et d'une partie du Khorassan. On aura une idée du mouvement des ports en tonnes par vapeurs et voiliers par le tableau suivant :

|                        | 1912-1913 | 1917-1918 |
|------------------------|-----------|-----------|
| Astara. . . . .        | 380.000   | 199.000   |
| Talech. . . . .        | »         | 42.000    |
| Enzeli. . . . .        | 710.000   | 363.500   |
| Hassan-Kiadeh. . . . . | 38.000    | 19.700    |
| Lengueroud. . . . .    | 52.000    | 11.000    |
| Roudser. . . . .       | 64.000    | 21.000    |
| Tounekaboune. . . . .  | 76.000    | 51.000    |
| Farahabad. . . . .     | 33.000    | 15.000    |
| Férikenar. . . . .     | 29.000    | 7.000     |
| Mechhed-Ser. . . . .   | 154.000   | 129.800   |
| Bender-Guez . . . . .  | 170.000   | 122.600   |

La baisse dans le mouvement des ports provient de ce que la révolution russe a fortement atteint le commerce régional.

Les principales compagnies de navigation de la Caspienne sont : Caucase et Mercure, Rouski-Kavkaskoïe, Bureau des Transports persans. Il existe aussi plusieurs autres compagnies de moindre importance.

Les ports du golfe Persique sont visités surtout par des navires britanniques; Bouchire est le plus important. Dans ce port, une barre sépare la baie intérieure de la mer; les bateaux ayant moins de 7 pieds de tirant peuvent seuls la traverser. Les grands bâtiments jettent l'ancre à 5 milles au large. On y voit généralement des vapeurs anglo-indiens, quelques navires japonais, des voiliers persans, turcs et arabes. Un service régulier hebdomadaire avec les Indes et Bassorah s'y fait.

Les autres ports principaux sont : Lingah, qui sert de débouché au Louristan et est desservi par les bateaux faisant le service des Indes et de Bassorah; Bender-Abbas, construit sous le règne d'Abbas le Grand, est bien abrité et sert de débouché aux régions du Kerman et du Fars. Un service régulier y est fait par des vapeurs anglais; quelques bateaux japonais y viennent de temps à autre. Charbar, port naturel; Djask, débouché du Sud

de la région de Kerman; Mohammera, sur le Chatt-el-Arabe, peut recevoir les grands bâtiments. Abadan, dans l'île de ce nom, sur le Chatt-el-Arabe, a pris de l'importance depuis l'installation des raffineries de l'Anglo-Persian Oil Co.; on y voit surtout des bateaux pétroliers.

*Mouvements des ports des golfes Persique et d'Oman,  
en tonnes :*

|                       | 1912-1913 | 1917-1918 |
|-----------------------|-----------|-----------|
|                       | —         | —         |
| Bouchire. . . . .     | 1.126.000 | 604.000   |
| Lingah. . . . .       | 484.000   | 116.000   |
| Bender-Abbas. . . . . | 654.000   | 266.000   |
| Charbar. . . . .      | 190.000   | 131.000   |
| Djask. . . . .        | 75.000    | 103.000   |
| Abadan. . . . .       | »         | 528.000   |
| Mohammera. . . . .    | 1.252.000 | 324.000   |

Avant la guerre, les ports du golfe Persique étaient régulièrement desservis par des vapeurs anglais, russes et allemands.

Les navires anglais faisaient le service entre les ports britanniques, Anvers ou Marseille, les Indes et le golfe Persique. Les vapeurs russes reliaient Odessa aux ports persans, et les navires allemands reliaient Hambourg et Anvers à ces mêmes ports du golfe Persique.

Pendant la guerre, ces services de navigation furent désorganisés et jusqu'ici ils n'ont pas encore repris régulièrement.

La principale compagnie de navigation anglaise desservant les ports persans est la British-India Steam Navigation Co., qui fait un service hebdomadaire entre Bombay et Bassorah en s'arrêtant dans les ports les plus importants. Il existe de plus quatre autres lignes de navigation anglo-indienne qui font le service du golfe Persique.

## POSTES

Le service postal existe en Perse depuis les temps les plus reculés. Hérodote nous apprend que le transport des correspondances était en Perse un service public assuré par voie de réquisition. Il dit, dans le chapitre 98 de son livre VIII, à propos d'un courrier dépêché par Xerxès : « Rien de plus prompt parmi les mortels que ces courriers. Voici en quoi consiste cette invention : autant il y a de journées d'un lieu à un autre, autant, dit-on, il y a de postes avec un homme et des chevaux tout prêts, que ni la neige, ni la pluie, ni la chaleur, ni la nuit n'empêchent de fournir leur carrière avec toute la célérité possible. Le premier courrier remet ses ordres au second, le second au troisième; les ordres passent ainsi de l'un à l'autre, de même que chez les Grecs le flambeau passe de main en main dans les fêtes de Vulcain. Cette course à cheval s'appelle, en langue perse, angareïon. » On attribue au roi Darius la création de ce système postal.

L'organisation actuelle de la poste, due à Nasser-ed-Dine Chah, date d'une soixantaine d'années seulement. La première ligne mise en service a été celle du Fars. Depuis une vingtaine d'années, l'administration des postes est confiée à des fonctionnaires belges qui l'ont organisée suivant les méthodes européennes.

La Perse fait partie de l'union postale universelle; elle applique, de ce chef, les droits que les conventions internationales ont fixés.

Les moyens de communications étant difficiles, le transport des lettres et des paquets se fait très lentement. Ainsi, de Tauris à Téhéran, distantes de 600 kilomètres environ, les lettres mettent 6 jours en été et 12 en hiver pour arriver à destination. Les lignes postales formaient, en 1918, un réseau de plus de 18.300 kilomètres d'étendue comprenant : des routes carrossables, chaus-

sées; des chemins praticables aux véhicules; des chemins muletiers, pistes et sentiers.

Les valises postales sont transportées : au moyen de charrettes dites « gari » sur les routes carrossables et la plus grande partie des chemins praticables aux véhicules; à dos de mulets, de chevaux et de chameaux sur les autres chemins; par des piétons, dits ghacèdes, dans les relations de peu d'importance.

L'administration des postes persanes comprend 202 bureaux et 22 agences; elle possède 234 relais, environ 2.000 chevaux et 640 voitures et charrettes. En outre du transport des lettres et colis, cette administration a un service spécial pour le transport des voyageurs en voiture ou à cheval.

#### TÉLÉGRAPHE ET TÉLÉPHONE

Le service télégraphique est très important en Perse, car les correspondances par poste n'arrivant à destination que très longtemps après leur envoi, l'usage des télégrammes est très répandu.

Au total, le réseau télégraphique atteint 10.150 kilomètres et s'augmente chaque année, et il a plus de 17.000 kilomètres de fils conducteurs. Il relie entre elles toutes les villes de la Perse et les fait communiquer avec l'étranger.

Ce réseau, qui comprend 27 lignes principales, est, en majeure partie, exploité par le gouvernement persan. La Compagnie du télégraphe Indo-Européen a la concession de plusieurs lignes importantes, dont celle qui relie Djoulfa à Bouchire par Tauris et Téhéran.

L'exploitation des téléphones est réservée, dans la plupart des provinces persanes, à la Société anonyme des Téléphones persans. Dans les provinces de Guilan et de Mazenderan, cette exploitation est confiée à la firme Hadji Mehdi Agha. Il existe un service téléphonique dans les principales villes : Téhéran

(ville et banlieue), Tauris, Mechhed, Ourmiah, Maragah, Hamadan, Kermanschah, Kazvin, Ispahan, Chiraz, Recht, Ardebil, Bouchire, Goum, Kachan, Aragh, Yezd, Kerman, Astarabad, Zendjan. Un téléphone a été établi le long des routes de Djoulfa à Tauris et d'Enzeli à Téhéran par la Compagnie concessionnaire de ces routes pour son usage exclusif. De même la Société des pêcheries « Lianazoff » a établi une ligne téléphonique privée le long de la côte de la Caspienne. Il existe aussi le long de cette côte une ligne établie par la Société russo-persane d'exploitation forestière. L'Anglo-Persian Oil Co. a également installé le téléphone pour son propre usage pour communiquer des lieux d'extraction du pétrole aux raffineries d'Abadan. Ce sont là les plus importantes lignes téléphoniques privées.

#### COLIS POSTAUX

Un autre service important, qui relève également du ministère des postes et télégraphes, est celui des colis postaux. Il est très utile au commerce international. En effet, la Russie qui, depuis 1880, n'accorde pas le transit aux marchandises européennes passant par son territoire, est obligée, par suite de conventions, d'accepter le libre passage des colis postaux. Aussi les commerçants persans utilisent ce moyen de transport le plus largement possible pour leurs importations d'Europe; dans les mesures tolérées par l'administration postale, c'est-à-dire que les colis ne peuvent dépasser un poids de 5 kil., une dimension de 60 centimètres et une valeur déclarée de 500 francs.

L'administration des postes persane perçoit une taxe spéciale pour le transport des colis de la frontière à leur lieu de destination dans le pays. C'est pour cette raison que les colis postaux expédiés en Perse doivent tous être adressés à des bureaux installés tout spécialement à la frontière. Ainsi, pour un colis envoyé

à Tauris, par exemple, il faut mettre comme adresse : M. X..., à Tauris, poste restante Djoulfa. Ce moyen de transport a, de plus, l'avantage d'être beaucoup plus rapide que le transport ordinaire des marchandises. Ainsi lorsque ce service fonctionnait régulièrement, avant la guerre, un colis postal envoyé de Paris mettait à peine un mois pour arriver à Téhéran, tandis qu'une caisse de marchandises expédiée de la même ville de France, n'arrivait pas à la capitale de la Perse avant quatre mois au moins.

Il est fort probable qu'aussitôt que les circonstances le permettront, le service des colis postaux pour la Perse reprendra toute son importance, à moins que les nouveaux gouvernements du Caucase n'accordent le transit à toutes les marchandises, ce qui serait encore préférable pour le commerce persan.

#### POIDS ET MESURES

L'unité de poids est le miskal, qui pèse 4 grammes 64.

Le miskal se divise en 24 nokhods et le nokhod en 4 guendoms.

16 miskals valent 1 sir; 5 sirs valent 1 abbassi; 8 abbassis valent 1 man ou batman dit de Tauris.

Ce man, d'un poids de 640 miskals (2 kilogrammes 970), est officiellement reconnu par l'Administration des finances et par la douane; il comporte, on le voit, de nombreuses divisions. Cette unité n'est pas fixe pour toute la Perse. Dans certaines régions il vaut 560 miskals et dans d'autres 720, 1.000, 1.280, 1.440 et 2.000 miskals.

100 mans équivalent à un kharvar dont la valeur subit les mêmes variations que celle du man.

On emploie aussi dans le commerce des poids étrangers, principalement des poids français, en pharmacie. Dans le sud

on se sert fréquemment de poids anglais et dans le nord de poids russes, surtout le pout (16 kilogrammes 380).

L'unité de mesure de longueur est le guez ou zar; elle varie également suivant les régions. Le zar en usage à Téhéran et à Chiraz équivaut à 1 mètre 045, celui employé à Tauris à 1 mètre 12 de longueur.

6.000 zars valent 1 farsakh, qui n'est pas non plus une mesure fixe. L'Administration des postes a adopté le farsakh équivalant à 6 kilomètres et demi.

Les mesures de longueur françaises, anglaises et russes sont d'un usage courant en Perse.

Pour mesurer les superficies on emploie le man, qui vaut, suivant les régions, 125 ou 200 zars carrés, et le djerib, qui a une valeur également très variable.

Un projet du ministère des Travaux publics et du Commerce tendant à unifier le système des poids et mesures est à l'étude, et il est très probable que le système métrique sera adopté en Perse prochainement. Alors on donnerait au miskal une valeur de 5 grammes, de sorte que le man de 1.000 miskals vaudrait 5 kilogrammes et le kharvar de 100 mans 500 kilos.

Le zar équivaldrait au mètre.

Cette réforme serait très importante au point de vue commercial.

#### LA MONNAIE

La frappe de la monnaie en Perse remonte au temps de Darius I (6<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). On trouve des pièces d'or et d'argent datant d'une époque des plus anciennes de l'histoire de Perse.

Avant le règne de Nasser-ed-Dine Chah, la monnaie était frappée dans plusieurs villes; mais ce souverain a fait construire

à Téhéran un Hôtel des monnaies, y installant un outillage importé d'Europe d'où sort uniquement toute la monnaie en usage dans le pays. Nasser-ed-Dine Chah réforma aussi le système monétaire en s'inspirant du système français. Ainsi l'unité de monnaie persanne, le « kran », pièce d'argent, équivaut à peu près comme poids au franc. Les premiers krans, au temps de Nasser-ed-Dine Chah, pesaient juste 5 grammes et étaient frappés au titre de 0,900. Les krans de 1 miskal (4 gr. 64) apparurent sous le règne de Mouzafer-ed-Dine Chah. Le kran vaut 20 chahis. Le centime n'existe pas, on compte par millimes, appelés dinars. 10 krans valent 1 toman. La Perse a adopté le système de monométallisme argent. Les pièces d'or, en petit nombre dans le commerce, changent de valeur avec le cours de l'or par rapport à l'argent. Les anciennes pièces d'or portaient l'indication de la valeur; les variations du change l'ont fait supprimer.

Les pièces qu'on trouve en circulation sont :

Or : 2 krans, 5 krans, 1 toman, 2 tomans.

Argent : 5 chahis, 10 chahis, 1, 2 et 5 krans.

Nickel : 1 chahi, 2 chahis. Ces pièces de nickel sont en circulation depuis 1900; elles ont remplacé les pièces de cuivre qui avaient cours avant cette époque.

Il y a aussi des monnaies de comptes, très usitées, qui sont : Le réal, qui équivaut à 1 kran, 5 chahis; le penahabad, équivalant à 10 chahis, et l'abbassi, qui vaut 4 chahis.

L'étalon monétaire étant le kran, pièce d'argent dont la valeur variait sans cesse avec le change, tandis que l'étalon d'or était d'usage général, il en résultait de grandes difficultés pour le commerce extérieur.

La douane avait donné une valeur fixe de 0 fr. 48 au kran pour le paiement des droits. Cette valeur artificielle pouvait être changée par cette administration lorsque les fluctuations du change atteignaient 10 0/0.

Des faits locaux peuvent même faire varier le change; c'est ainsi qu'au moment des pèlerinages à La Mecque et en Mésopotamie, beaucoup de pièces d'or sortent de Perse.

Avant la guerre, il y avait chaque année un mouvement considérable d'argent monnayé, tant à l'importation qu'à l'exportation. Ce mouvement a atteint jusqu'à 70 et même 80 millions de krans. Le gouvernement a, depuis deux ans, défendu l'exportation des pièces d'or et d'argent.

La valeur du kran par rapport au franc a subi de grandes variations depuis une cinquantaine d'années. Vers 1865, le kran et le franc avaient une valeur équivalente; en 1900, la valeur du franc était le double de celle du kran; en 1910, 1 franc valait 2 krans 25; en 1914, 2 krans 40. Depuis la guerre la valeur du franc en Perse a énormément baissé. Les cours moyens étaient les suivants :

1 franc égale, en 1916-1917, 1 kran 40; en 1917-1918, 1 kran 24; en 1918-1919, 1 kran; fin 1919, 0 kran 60; mars 1920, 0 kran 45.

A la fin d'avril 1920, le franc valait de nouveau 0 kran 60.

La frappe des pièces d'argent, quoique libre, n'est que rarement faite pour le compte des particuliers. C'est la Banque Impériale qui, tous les ans, importe pour plusieurs millions de kilogrammes de lingots d'argent et les fait monnayer. Avant la guerre, il avait été plusieurs fois question d'adopter l'étalon d'or, pour donner à la monnaie une valeur fixe, mais les derniers événements et la hausse considérable de l'argent ont fait abandonner ce projet.

#### BANQUES

En Perse, les opérations de banques sont faites par toutes les grandes maisons de commerce qui reçoivent les dépôts, prêtent sur hypothèques, font le change, négocient les traites.

Il n'y a pas de banques persanes à proprement parler, il existe seulement deux grandes organisations fondées au moyen de capitaux étrangers, ce sont la Banque Impériale de Perse et

la Banque d'Escompte de Perse, qui est une filiale de la Banque Impériale de Russie.

La Banque Impériale, concédée en 1889 à un Anglais, le baron de Reuter, et fondée au capital de 1 million de livres sterling, dont les actions furent émises en Angleterre, a été reconnue comme banque d'empire. La durée de la concession est de soixante ans. Le siège central est à Téhéran. Il y a de plus une agence principale à Londres et d'autres agences dans les villes suivantes : Ahvaz, Bagdad, Bender-Abbas, Bassorah, Birdjend, Bombay, Bouchire, Chiraz, Hamadan, Ispahan, Kazvin, Kerman, Kermanschah, Mechhed, Mohammera, Nosratabad (Séistan), Recht, Sultanabad, Tauris et Yezd.

La Banque Impériale fait les opérations de trésorerie et des avances au gouvernement; elle a le monopole de l'émission du papier-monnaie dans toute la Perse et elle doit avoir en réserve le tiers au moins de la valeur des billets en circulation, en argent métallique. Elle doit payer 6 0/0 de ses intérêts nets au gouvernement. Les billets émis sont de 1, 2, 3, 5, 10, 20, 50, 100, 500 et 1.000 tomans. Ces billets étaient remboursables en argent dans toutes les agences de la banque, mais, il y a une quinzaine d'années, l'autre banque rivale avait drainé les billets de toutes les villes pour les présenter à l'agence de Tauris, afin de provoquer la cessation des paiements, car une seule agence ne peut posséder de réserves suffisantes, et le délai était trop court pour que le transport de l'argent d'un bout à l'autre du pays puisse se faire. La Banque Impériale eut beaucoup de difficultés à sortir de ce mauvais pas. Mais, pour éviter une nouvelle tentative de ce genre, elle demanda au gouvernement persan l'autorisation de créer des billets spéciaux pour chaque grande ville, remboursables uniquement dans la ville même pour laquelle ils étaient émis. Cette autorisation lui fut accordée et ce système d'émission de billets différents pour chaque région a été mis en pratique.

Avant 1906, la Banque Impériale avait la plus grande partie de son capital à Londres; elle fonctionnait au moyen de dépôts.

Après la Révolution persane, les retraits ayant été considérables, la Banque fut obligée de faire revenir d'Angleterre la majeure partie de son capital.

En 1917, au moment de la Révolution russe, la Banque d'Escompte ayant perdu son crédit, les Persans en retirèrent leurs dépôts pour les confier à la Banque Impériale. En 1919, cette Banque avait des billets en circulation pour une somme de 1.109.000 livres sterling; le total de ses dépôts s'élevait à 2.830.000 livres dont plus de 2.180.000 livres en monnaie d'argent, en Perse, et le reste en banknotes à Londres.

Les bénéfices nets, déduction faite des dépenses et impôts, étaient de 80.000 livres environ.

La Banque d'Escompte de Perse a été créée, en 1901, par suite de la rivalité anglo-russe en Perse et des emprunts russo-persans. Son capital était de 30 millions de roubles fournis par le Trésor russe.

Son siège central est à Téhéran; elle a des agences dans les principales villes du nord et du centre. Ne pouvant émettre de papier-monnaie, la Banque d'Escompte créa des billets au porteur, donnant un intérêt proportionné à la durée de leur circulation, analogues aux bons du Trésor français, mais cette combinaison n'eut aucun succès. Cette Banque a le monopole des prêts sur gages à Téhéran et, de plus, elle fait des avances aux grands propriétaires, jouant ainsi le rôle du Crédit Foncier; l'intérêt perçu est de 12 0/0, d'ordinaire. Elle fait encore des avances aux négociants qui s'engagent à n'envoyer leurs commandes qu'en Russie.

Poursuivant un but plutôt politique qu'économique, la Banque d'Escompte a prêté aux personnalités influentes des sommes dépassant de beaucoup leur crédit réel, pour les rallier à la politique russe; de cette façon elle a perdu une grande partie de son capital. Depuis la Révolution russe, son importance et son crédit ont beaucoup diminué.

En 1906, le gouvernement persan, aux prises avec de grandes difficultés financières, voulut conclure un emprunt. Le Par-

lement ne voulant pas qu'il fût passé à l'étranger, on songea à fonder une Banque Nationale, avec des capitaux persans, pour avancer au gouvernement les fonds nécessaires. Le capital initial, fixé à 150 millions de krans, pouvait être élevé à 500 millions. On avait fondé beaucoup d'espairs dans cette institution et chacun s'empressait d'y souscrire, mais certains agissements, tant au dedans qu'au dehors, empêchèrent malheureusement ce projet d'aboutir.

Il n'y a pas en Perse de valeurs mobilières; les quelques titres concernant les exploitations minières, les moyens de transports, etc., sont vendus sur les marchés étrangers, principalement à Londres. Il n'existe donc pas dans le pays de Bourse des valeurs.

Jusqu'à ces dernières années, il n'avait pas été institué non plus de Chambres de commerce. Ce n'est qu'en 1917, sur l'initiative de M. Hussein Khan Alaï, ministre du Commerce, que fut créée, à Téhéran, la première Chambre. Il en sera installé d'autres, très probablement, dans les principales villes du pays.

#### TRAITÉS DE COMMERCE

C'est le traité de Turkmantchaï, conclu en 1828 avec la Russie (à la suite d'une guerre malheureuse persano-russe), bien qu'il ait été, en raison de son caractère injuste, dénoncé par le gouvernement persan, comme par celui des soviets. Il restera toutefois en vigueur tant que des relations régulières n'auront pas été reprises avec la Russie. Deux autres traités furent conclus à la même date (février 1828) avec l'empire russe, l'un fixe les conditions de la paix, l'autre le protocole diplomatique.

Ce traité de Turkmantchaï porte les clauses concernant la protection du commerce et des sujets respectifs, consuls, agents consulaires et commerciaux; les droits exigibles pour le trans-

port des marchandises; la liberté de commerce en cas de guerre de l'un des deux Etats avec une autre puissance; les droits d'acquisition de certaines propriétés par les sujets russes en Perse; l'admission en franchise de certains objets destinés aux agents diplomatiques et autres; la juridiction : procès entre Russes et Persans ou étrangers en Perse et juridiction criminelle des sujets russes; enfin la responsabilité des autorités respectives en cas de violation du traité.

Les traités conclus avec d'autres pays portent la clause de « la nation la plus favorisée » (de la Russie par conséquent), et accordent par là le traitement de faveur dont jouissent les sujets russes.

D'après le traité de Turkmantchaï, les droits de douane sont fixés à 5 0/0 *ad valorem*. (Cette clause a été modifiée en 1902.)

Les pays qui jouissent de la clause de la nation la plus favorisée sont :

La Turquie, par le traité de 1823.

La Russie, par le traité de 1828.

L'Espagne, par le traité de 1842.

La France, par le traité de 1855.

Les Etats-Unis, par le traité de 1856.

L'Angleterre, par le traité de 1857.

L'Autriche-Hongrie, par le traité de 1857.

La Belgique, par le traité de 1857.

Le Danemark, par le traité de 1857.

La Norvège, par le traité de 1857.

Les Pays-Bas, par le traité de 1857.

La Suède, par le traité de 1857.

La Grèce, par le traité de 1861.

L'Italie, par le traité de 1862.

Le Kelat, par le traité de 1871.

L'Allemagne, par le traité de 1873.

La Suisse, par le traité de 1873.

La République Argentine, par le traité de 1902.

Le Brésil, par le traité de 1903.

Le Chili, par le traité de 1903.

Le Mexique, par le traité de 1903.

L'Uruguay, par le traité de 1903.

L'Angleterre a conclu une convention douanière avec la Perse en 1903.

La France a conclu avec la Perse le traité de commerce et d'amitié du 12 juillet 1855 et la convention postale du 9 avril 1884. Ces traités ont été complétés par les décrets du gouvernement français en date des 14 février 1857 et 30 janvier 1892. En outre, la France a conclu au nom du Bey de Tunis une convention relative aux mandats-poste.

En 1901, la Perse, voulant changer son système douanier, a conclu un traité avec la Russie, qui fut ratifié le 13 décembre 1902.

Tout en consentant à un relèvement des droits de douane, à la fois insuffisants et sans efficacité, la Russie a exigé, pour ses importations, un tarif très réduit, compensé par une forte majoration des droits de douane sur les produits des autres puissances.

Le droit fixe de 5 0/0 *ad valorem*, prélevé à l'importation sur les marchandises russes, a été remplacé par des droits *ad valorem* variables et des droits spécifiques.

#### RÉGIME DOUANIER

Le régime douanier actuel date de 1902. Avant cette date, les douanes étaient affermées pour une somme de 8 à 12 millions de krans, et les fermiers percevaient les droits à leurs risques et périls. Ces droits n'étaient fixes que pour les étrangers et s'élevaient à 5 0/0 sur tous les produits importés. Les

habitants, soumis au bon plaisir des fermiers, étaient pressurés.

En 1900, le gouvernement engagea des fonctionnaires belges pour organiser le service des douanes à la manière européenne.

On commença par supprimer le système des fermages et on fit des douanes une administration gouvernementale.

Un *firman* impérial du 26 février 1903 vint créer le système douanier. Nous venons de voir que le seul traité de commerce portant des conditions précises était celui conclu avec la Russie en 1828, modifié à peine par le nouveau traité de 1901-1902, conclu avant la promulgation du *firman* impérial.

Les produits fabriqués en Russie sont frappés d'une taxe très peu élevée, tandis que les produits qui ne peuvent venir que des autres pays sont, comme nous l'avons déjà dit plus haut, frappés de fortes taxes.

Ainsi la bière, toujours importée de Russie, paye un droit de 6 chahis par batman, tandis que le cognac de France est frappé d'un droit de 12 krans pour le même poids, c'est-à-dire quarante fois plus fort. C'est la Russie qui a exigé cette mesure.

Le tarif persan admet trois catégories : Le tarif A à l'importation, qui comprend quarante-deux articles; le tarif C, à l'exportation, qui comprend dix articles; le tarif B concerne les droits que doivent payer les marchandises persanes à leur entrée en Russie.

Les armes et munitions, l'aniline, les publications pornographiques et antireligieuses sont prohibées à l'importation comme à l'exportation. Aux produits provenant des pays n'ayant pas de traité de commerce avec la Perse, on fait payer des droits doubles. Les produits admis en franchise, provenant de ces pays, payent un droit de 10 0/0 *ad valorem*. Les droits à l'exportation sont assez faibles et ont pour la plupart un but statistique.

On prélève les droits sur le poids net des marchandises, à moins de spécification contraire dans le tarif.

Le poids net est calculé selon le désir de l'intéressé, soit d'après le poids réel, soit d'après le poids légal, c'est-à-dire le

poids cumulé de la marchandise et de son emballage, défalcation faite de la tare légale.

La Perse a fait bâtir des magasins généraux dans les locaux des douanes; la durée d'admission y est d'un an.

La Russie refusait le transit aux marchandises destinées à la Perse. Cette mesure, prise en 1880, avait pour but d'éliminer du nord de la Perse les produits européens qui y entraient par Batoum et Tiflis.

Seuls, comme on l'a déjà vu, les colis-postaux jouissent du transit et encore la Russie voulait-elle les supprimer pour Tauris et Mechhed en février 1914. Sur les protestations du gouvernement persan, la Russie renonça à cette prétention.

Les marchandises européennes devaient emprunter les trois routes suivantes pour atteindre le nord de la Perse : La voie de la mer Noire par le port turc de Trébizonde; la voie de Bagdad-Kermanschah et la voie de Karoun-Ispahan-Téhéran.

Les recettes de la douane, qui s'élevaient à 23 millions de krans en 1901-1902, sont montées à 43 millions de krans en 1912-1913, pour redescendre à 24 millions en 1917-1918.

Au mois de mars 1920 il a été formé à Téhéran une Commission chargée d'étudier un projet de réforme du régime douanier. En attendant la réalisation de ce projet, le régime ancien restera en vigueur.

#### IMPORTATIONS, EXPORTATIONS

On trouvera ci-après quelques tableaux de statistique concernant le commerce extérieur de la Perse.

Depuis longtemps, la Russie tenait le premier rang parmi les pays faisant du commerce avec l'Empire iranien, mais, en 1917-1918, l'Empire britannique a pris cette prépondérance.

En 1913, le trafic persano-russe représentait environ 63 0/0

du commerce général extérieur de la Perse. Cela provenait de trois choses :

1° Du voisinage des deux pays et de l'existence de lignes de chemins de fer russes dans le Caucase et le Turkestan, ainsi que d'un service régulier de bateaux russes sur la mer Caspienne, favorisant les communications directes de la Russie avec les riches provinces du nord de la Perse;

2° De ce que le gouvernement russe, empêchant le libre passage des marchandises étrangères par la voie rapide du Caucase, se réservait la meilleure place dans les marchés du nord et du centre;

3° De ce qu'il était accordé par le gouvernement russe des primes à l'exportation pour un bon nombre de marchandises.

Les principaux produits importés de Russie étaient le sucre, les tissus et fils de coton, le thé, les farines, le pétrole, les ouvrages de fer, la mercerie, etc.

Les produits exportés de Perse en Russie étaient : Le coton brut, les fruits secs, le riz, les tapis, la laine, les peaux, les poissons, les animaux domestiques, les gommes, les tissus de soie, l'opium.

Les prohibitions, faites par la Russie pendant la guerre, à la sortie d'un bon nombre de marchandises, avaient commencé à diminuer de beaucoup le trafic persano-russe. La Révolution russe a presque complètement arrêté ce trafic.

L'extension du commerce de l'Empire britannique avec la Perse durant les dernières années est due à ce que les voies du nord étant fermées au trafic, le seul débouché se trouve être le golfe Persique, et Bombay est devenu un grand entrepôt de marchandises à destination ou provenant de la Perse. Aussi l'importation des produits anglo-indiens est excessivement favorisée. L'exploitation de mines de pétrole par la Société anglaise Anglo-Persan Oil Co. augmente considérablement le chiffre des exportations de la Perse à l'Angleterre.

Les principales marchandises importées de l'Empire britannique sont : les tissus et fils de coton, le sucre, le riz, les ouvrages de fer et de fer émaillé, les céréales, le thé, l'indigo, le kermès, la farine, les tissus de laine, les comestibles, les vêtements, etc.

Les produits exportés par la Perse sont le pétrole, l'opium, la laine, les tapis, les fruits, les gommes, le coton brut, les peaux, le tabac.

L'augmentation du trafic par la voie du sud a également favorisé le commerce de l'Egypte avec la Perse. Cette dernière exporte du pétrole en grande quantité et importe du sucre d'Egypte.

Avant la guerre, le commerce de la Perse avec la Turquie était très important. Constantinople était à cette époque le grand entrepôt des produits à destination ou provenant de la Perse, qui empruntaient la voie Trébizonde-Tauris. La guerre, avec l'occupation de la Mésopotamie par l'Angleterre, les troubles incessants sur tout l'Empire turc, a arrêté le trafic persano-turc.

Les produits importés étaient les tissus de coton, les peaux d'agneaux, les œufs de vers à soie, le tabac, etc., et les produits exportés étaient les tapis, l'opium, les gommes, la soie grège, les peaux.

La France avait pendant longtemps gardé le quatrième rang parmi les pays faisant le trafic avec la Perse. Elle exportait en Perse principalement du sucre, mais elle eut à souffrir dans ce commerce de la concurrence russe. Elle achetait à la Perse la majeure partie des cocons de soie produits dans le pays. Malheureusement elle s'est laissée supplanter dans ce trafic par l'Italie.

En outre du sucre, la Perse faisait venir de France des tissus de laine, de coton, de soie, des vêtements, de la mercerie, du cognac, des vins fins, des produits pharmaceutiques, etc.

En plus des cocons de soie, la Perse expédiait à la France des tapis, des gommes, des objets d'art, des perles fines.

Le commerce franco-persan a également beaucoup décru du fait de la guerre et de la difficulté des communications avec l'Empire iranien. Depuis la fin de la guerre, beaucoup de commerçants persans viennent eux-mêmes en France acheter des marchandises qu'ils expédient par les voies de Bagdad, de Mohammera ou de Séïstan, et il est à prévoir que le trafic reprendra d'une façon active dès que la voie du Caucase sera ouverte.

Les chiffres du commerce général extérieur de la Perse étaient (sommes évaluées en krans) :

|                   | Importations | Exportations |
|-------------------|--------------|--------------|
|                   | —            | —            |
| En 1918-1919..... | 372.484.000  | 326.207.000  |
| En 1912-1913..... | 567.575.000  | 436.333.000  |
| En 1917-1918..... | 468.065.000  | 338.714.000  |

Classement des pays qui font le commerce avec la Perse  
par rang d'importance (année 1912-1913) :

| <i>Pays de provenance</i><br>(En milliers de kran) | <i>Pays de destination</i><br>(En milliers de kran) |
|----------------------------------------------------|-----------------------------------------------------|
| Russie. . . . . 328.980                            | Russie. . . . . 300.877                             |
| Empire britannique<br>(Indes comprises) .. 153.181 | Empire britannique<br>et Indes. . . . . 56.618      |
| Turquie. . . . . 23.388                            | Turquie. . . . . 37.926                             |
| Allemagne. . . . . 21.387                          | Italie. . . . . 8.003                               |
| France . . . . . 11.031                            | Oman. . . . . 7.377                                 |
| Autriche-Hongrie. . . 8.042                        | Etats-Unis. . . . . 6.374                           |
| Belgique. . . . . 7.928                            | France. . . . . 4.828                               |
| Afghanistan. . . . . 4.359                         | Chine. . . . . 3.474                                |
| Italie. . . . . 2.737                              | Allemagne. . . . . 2.928                            |
| Pays-Bas. . . . . 1.274                            | Afghanistan. . . . . 2.443                          |
| Oman. . . . . 1.046                                | Pays-Bas. . . . . 2.147                             |
| Suisse. . . . . 1.033                              | Egypte. . . . . 1.573                               |
| Etats-Unis. . . . . 947                            | Autriche-Hongrie. . . 566                           |
| Chine. . . . . 789                                 | Belgique. . . . . 408                               |
| Egypte. . . . . 591                                | Grèce. . . . . 221                                  |
| Suède. . . . . 566                                 | Japon. . . . . 215                                  |
| Mascate. . . . . 272                               | Mascate. . . . . 212                                |

Classement des pays qui font le commerce avec la Perse  
par rang d'importance (année 1917-1918) :

| <i>Pays de provenance</i><br>(En milliers de krans) | <i>Pays de destination</i><br>(En milliers de krans) |
|-----------------------------------------------------|------------------------------------------------------|
| Empire britannique<br>et Indes. . . . . 313.136     | Russie. . . . . 162.076                              |
| Russie. . . . . 107.482                             | Empire britannique<br>et Indes. . . . . 110.739      |
| Egypte. . . . . 12.035                              | Egypte. . . . . 29.504                               |
| Pays-Bas. . . . . 10.199                            | Turquie. . . . . 16.839                              |
| Afghanistan. . . . . 7.376                          | Oman. . . . . 9.985                                  |
| Turquie. . . . . 6.984                              | Etats-Unis. . . . . 7.271                            |
| Oman. . . . . 6.424                                 | Afghanistan. . . . . 1.257                           |
| France. . . . . 1.171                               | Japon. . . . . 880                                   |
| Chine. . . . . 1.151                                | Mascate. . . . . 82                                  |
| Suède. . . . . 540                                  | France. . . . . 48                                   |
| Etats-Unis. . . . . 415                             | Chine. . . . . 23                                    |
| Zanzibar. . . . . 391                               | Zanzibar. . . . . 5                                  |
| Japon. . . . . 303                                  | Suède. . . . . »                                     |
| Italie. . . . . 138                                 | Italie. . . . . »                                    |
| Belgique. . . . . 110                               | Norvège. . . . . »                                   |

**Année 1908-1909**

---

**IMPORTATIONS**

---

| <i>Principales marchandises</i>        | <i>Valeurs en francs</i> |
|----------------------------------------|--------------------------|
| Tissus de coton de toute espèce.....   | 128.677.000              |
| Sucre en pains et en poudre.....       | 91.798.000               |
| Thés. . . . .                          | 21.954.000               |
| Or et argent en lingots.....           | 21.759.000               |
| Fils de coton.....                     | 7.213.000                |
| Pétrole. . . . .                       | 6.826.000                |
| Monnaie d'or et d'argent.....          | 5.428.000                |
| Riz.....                               | 5.124.000                |
| Tissus de laine mélangée de coton..... | 3.658.000                |
| Merceries, tous autres objets.....     | 3.086.000                |
| Poivre et curry.....                   | 3.040.000                |
| Tissus de laine pure.....              | 2.979.000                |
| Farines comestibles.....               | 2.978.000                |
| Œufs de vers à soie.....               | 2.935.000                |
| Peaux brutes.....                      | 2.801.000                |
| Fer et acier en barres et plaques..... | 2.763.000                |
| Indigo et kermès. . . . .              | 2.424.000                |
| Cuivre et nickel en barres.....        | 2.290.000                |
| Bois de construction. . . . .          | 2.107.000                |
| Allumettes. . . . .                    | 2.041.000                |
| Fils de lin et de chanvre.....         | 2.040.000                |

**Année 1908-1909**

**EXPORTATIONS**

| <i>Principales marchandises</i>   | <i>Valeurs en krans</i> |
|-----------------------------------|-------------------------|
| Fruits. . . . .                   | 46.710.000              |
| Coton brut. . . . .               | 42.377.000              |
| Tapis de laine. . . . .           | 39.498.000              |
| Monnaie d'or et d'argent. . . . . | 37.459.000              |
| Riz. . . . .                      | 28.754.000              |
| Poissons. . . . .                 | 21.529.000              |
| Opium. . . . .                    | 14.381.000              |
| Peaux brutes. . . . .             | 12.323.000              |
| Soie en cocon. . . . .            | 11.403.000              |
| Laines brutes. . . . .            | 10.386.000              |
| Gommes. . . . .                   | 10.293.000              |
| Animaux vivants. . . . .          | 7.791.000               |
| Froment, orge, etc. . . . .       | 4.650.000               |
| Peaux préparées. . . . .          | 4.555.000               |
| Tissus de soie pure. . . . .      | 4.060.000               |
| Tissus de coton. . . . .          | 2.624.000               |
| Soie grège. . . . .               | 2.554.000               |
| Bois de construction. . . . .     | 1.884.000               |
| Matières animales brutes. . . . . | 1.785.000               |
| Pierres précieuses. . . . .       | 1.738.000               |
| Drogueries. . . . .               | 1.728.000               |

**Année 1912-1913**

---

**IMPORTATIONS**

---

| <i>Principales marchandises</i>        | <i>Valeurs en francs</i> |
|----------------------------------------|--------------------------|
| Tissus de coton.....                   | 183.662.000              |
| Sucre en pains et en poudre.....       | 138.652.000              |
| Thés. . . . .                          | 40.778.000               |
| Farines comestibles.....               | 22.475.000               |
| Fils de coton.....                     | 12.902.000               |
| Monnaies d'or et d'argent.....         | 12.147.000               |
| Tissus de laine.....                   | 10.711.000               |
| Pétrole. . . . .                       | 10.585.000               |
| Mercerie, tous autres objets.....      | 6.564.000                |
| Ouvrages en fer et en acier.....       | 5.890.000                |
| Or et argent en lingots.....           | 5.550.000                |
| Riz. . . . .                           | 5.302.000                |
| Tissus de soie mélangée de coton.....  | 4.845.000                |
| Tissus non dénommés.....               | 4.474.000                |
| Tissus de laine mélangée de coton..... | 4.251.000                |
| Fer, acier en barres, plaques.....     | 3.944.000                |
| Peaux brutes.....                      | 3.476.000                |
| Bois de construction. . . . .          | 3.447.000                |
| Froment, orge, autres céréales.....    | 3.363.000                |
| Laines brutes.....                     | 3.253.000                |
| Habillement . . . . .                  | 3.233.000                |
| Allumettes. . . . .                    | 3.166.000                |

Année 1912-1913

---

EXPORTATIONS

---

| <i>Principales marchandises</i>           | <i>Valeurs en krans</i> |
|-------------------------------------------|-------------------------|
| Coton. . . . .                            | 93.843.000              |
| Tapis de laine. . . . .                   | 60.392.000              |
| Fruits frais et secs. . . . .             | 47.410.000              |
| Riz. . . . .                              | 42.309.000              |
| Opium. . . . .                            | 34.916.000              |
| Monnaies d'or et d'argent. . . . .        | 27.429.000              |
| Peaux brutes. . . . .                     | 17.122.000              |
| Gommes. . . . .                           | 13.902.000              |
| Soie en cocons. . . . .                   | 11.786.000              |
| Laines brutes. . . . .                    | 11.300.000              |
| Animaux vivants. . . . .                  | 8.385.000               |
| Froment, orge et autres céréales. . . . . | 8.319.000               |
| Poissons. . . . .                         | 8.246.000               |
| Peaux préparées. . . . .                  | 6.913.000               |
| Tissus de soie pure. . . . .              | 5.236.000               |
| Pierres précieuses. . . . .               | 3.669.000               |
| Drogueries. . . . .                       | 3.638.000               |
| Tabacs non fabriqués. . . . .             | 2.428.000               |
| Objets d'art et de collection. . . . .    | 2.262.000               |
| Tissus de coton. . . . .                  | 2.141.000               |

ANNÉES 1917-1918 et 1916-1917

IMPORTATIONS

| <i>Principales marchandises</i>     | <i>Valeurs en krans</i> |             |
|-------------------------------------|-------------------------|-------------|
|                                     | 1917-1918               | 1916-1917   |
| Tissus de coton.....                | 130.542.000             | 188.370.000 |
| Sucres en pains et en poudre.....   | 101.055.000             | 81.908.000  |
| Riz.....                            | 19.045.000              | 10.953.000  |
| Ouvrages en fer et en acier.....    | 17.814.000              | 13.003.000  |
| Froment, orge, autres céréales..... | 17.674.000              | 2.585.000   |
| Pétrole.....                        | 16.041.000              | 13.095.000  |
| Monnaies d'or et d'argent.....      | 15.294.000              | 11.608.000  |
| Thés.....                           | 13.508.000              | 23.141.000  |
| Fils de coton.....                  | 12.876.000              | 18.551.000  |
| Argent en lingots.....              | 8.508.000               | 19.011.000  |
| Animaux vivants.....                | 6.514.000               | 3.775.000   |
| Allumettes.....                     | 6.247.000               | 2.884.000   |
| Indigo et kermès.....               | 6.112.000               | 4.072.000   |
| Fer, acier en barres, plaques.....  | 5.584.000               | 2.839.000   |
| Merceries.....                      | 5.351.000               | 5.684.000   |
| Farines comestibles.....            | 4.561.000               | 6.640.000   |
| Tissus de laine pure.....           | 4.411.000               | 2.773.000   |
| Habillements.....                   | 3.963.000               | 2.859.000   |
| Bois de construction.....           | 3.954.000               | 3.758.000   |
| Poivre, curry.....                  | 3.471.000               | 2.053.000   |

ANNÉES 1917-1918 et 1916-1917

EXPORTATIONS

| <i>Principales marchandises</i>    | <i>Valeurs en krans</i> |            |
|------------------------------------|-------------------------|------------|
|                                    | 1917-1918               | 1916-1917  |
| Pétrole. . . . .                   | 107.178.000             | 66.739.000 |
| Fruits frais ou secs. . . . .      | 48.112.000              | 90.426.000 |
| Opium. . . . .                     | 44.783.000              | 41.597.000 |
| Animaux vivants. . . . .           | 29.098.000              | 16.631.000 |
| Coton. . . . .                     | 24.060.000              | 53.474.000 |
| Riz. . . . .                       | 19.699.000              | 63.017.000 |
| Peaux préparées. . . . .           | 8.270.000               | 8.771.000  |
| Laine brute. . . . .               | 8.098.000               | 19.290.000 |
| Monnaies d'or et d'argent. . . . . | 7.482.000               | 2.186.000  |
| Tapis de laine . . . . .           | 7.130.000               | 13.471.000 |
| Gomme. . . . .                     | 5.058.000               | 8.716.000  |
| Poissons. . . . .                  | 3.445.000               | 9.870.000  |
| Peaux brutes. . . . .              | 3.238.000               | 5.209.000  |
| Tissus de coton. . . . .           | 2.256.000               | 2.091.000  |
| Viandes salées. . . . .            | 2.167.000               | 683.000    |
| Tabac non fabriqué. . . . .        | 2.031.000               | 5.356.000  |
| Drogueries. . . . .                | 1.597.000               | 2.401.000  |
| Teintures et couleurs. . . . .     | 1.231.000               | 1.760.000  |
| Tissus de soie pure. . . . .       | 987.000                 | 3.004.000  |

## CHAPITRE VII

### LES FINANCES

Dans l'antiquité, d'après Hérodote, le peuple persan n'était tenu de payer ni taxes, ni impôts fixes, mais chaque province envoyait, tous les ans, au souverain, des présents, en argent ou en nature.

Au temps de Cyrus et de Cambyse (sixième siècle avant Jésus-Christ), une partie des revenus était perçue directement dans chaque région par les hauts fonctionnaires, pour payer leurs traitements et les dépenses publiques.

Lorsque le roi Darius divisa son Empire en 20 « satrapies », il établit des impôts à taux fixes et il chargea les gouverneurs, « satrapes » de la perception de ces impôts.

Le roi Nouchirévan (550 ans après Jésus-Christ) réorganisa le système fiscal. Il établit un impôt foncier perçu, partie en argent, partie en nature, basé sur l'étendue de terrain, qu'une paire de bœufs pouvait labourer chaque année. Il était perçu par « joug » un dirhem (monnaie d'argent pesant 2 gr. 52) et 64 livres de grains.

Il créa, de plus, un impôt de capitation de 6 à 48 dirhems,

suivant la situation de fortune du contribuable. Les femmes étaient exemptes de cet impôt. Enfin, il établit une taxe, peu élevée, sur les arbres fruitiers.

La perception de ces impôts et redevances se faisait en trois termes égaux.

Au temps de Chosroès (Parwiz), en l'an 600, les revenus de l'Empire de Perse étaient évalués à 600 millions de dirhems.

Les Arabes, ayant envahi la Perse en 651, changèrent complètement l'administration du pays et y introduisirent les taxes islamiques. Mais, faute d'avoir une comptabilité organisée, le Khalife Omar fut obligé de charger des fonctionnaires persans de tenir les registres de l'impôt. Pendant une soixantaine d'années, ces registres furent rédigés en langue persane, qui fut remplacée par l'arabe sous le Khalifat d'Abd-El-Malek.

Les Arabes percevaient trois sortes d'impôts : la zekat, le khoms et la fetryeh. La zekat frappait les produits agricoles (blé, orge, dattes et raisins secs), les animaux des races cameline, bovine et ovine, les objets d'or et d'argent et les marchandises de toutes sortes. Le contribuable n'était tenu de payer cet impôt qu'autant qu'il possédait les matières imposables depuis un an au moins. Le taux de la zekat sur les produits agricoles était de 1/10, pour les terres seulement arrosées par les rivières et l'eau de pluie, et de 1/20 pour les terres irriguées artificiellement.

Pour les marchandises et les objets d'or ou d'argent, le taux était de 2 1/2 pour 100, mais seulement à partir d'une certaine valeur.

La perception de la zekat sur les animaux était assez compliquée. Le paiement se faisait en nature; ainsi, par exemple, il fallait donner une brebis pour un certain nombre de chameaux, et une chamelle pour un plus grand nombre de têtes.

Le khoms ou taxe du cinquième était perçu : sur les bénéfices nets du commerce et de l'industrie, déduction faite des dépenses annuelles prévues du contribuable et de sa famille, et sur les gisements métalliques, les trésors et objets de valeur provenant de fouilles.

La fétryeh était payée à l'époque de la fête du Ramazan, par tous les croyants non indigents. Le minimum à payer était d'un sâ (2 kilogr. 948) du produit faisant la base de la nourriture du contribuable (farine, riz, dattes, etc.).

Les revenus de la zekat et de la fétryeh étaient destinés à des œuvres de bienfaisance.

Une grande partie des revenus du khoms était réservée à la famille du Prophète.

Les infidèles devaient payer un impôt spécial nommé Djézya.

Les khalifes Omayades et Abbassides, ayant substitué à la simplicité de vie des premiers khalifes, qui n'étaient que des chefs spirituels, le faste de la souveraineté, durent rétablir une partie des anciens impôts persans pour faire face à leurs dépenses toujours croissantes.

Les cultivateurs se trouvaient ainsi surchargés d'impôts et de redevances, qui dépassaient souvent la moitié de leurs revenus, et on ne tenait aucun compte des mauvaises années.

Le khalife Al-Mahdi décida que l'impôt ne serait payé que sur les produits réels de la terre.

Un de ses successeurs, El-Mâmoun, apporta de nouvelles réformes au fisc, en réduisant les taxes des cultivateurs aux deux cinquièmes de leurs produits.

Le total des impôts prélevés sur les provinces persanes s'élevait à 260 millions de dirhems, alors que toutes les autres provinces de l'Empire, Mésopotamie, Arabie, Syrie, Palestine, Egypte, Cyrénaïque, Ifrikiya, Maghreb, ne payaient toutes ensemble que 90 millions de dirhems. En outre, certaines provinces persanes payaient des redevances en nature : c'est ainsi qu'Ahvaz devait fournir 30.000 livres de sucre, le Fars 30.000 flacons d'eau de roses et 20.000 livres de raisins secs, le Kerman, 500 châles, 20.000 livres de dattes et 1.000 livres de cumin.

Les exactions des khalifes eurent pour résultat de pousser certains chefs influents et quelques gouverneurs de provinces à la révolte. Rompant avec leurs maîtres, ils formèrent de petits

Etats indépendants, comprenant une partie de l'ancien Empire perse. Un de ces souverains, Yakoub Seffari, apporta des changements dans l'administration de son Etat et substitua l'impôt persan maliat aux taxes arabes zakat et khoms.

Le système fiscal subit une nouvelle modification sous le règne de Azad ed Dowleh Deylemi qui, pour faire face aux grandes dépenses causées par les guerres d'Oman et de Bagdad, dût augmenter l'impôt foncier et établir une taxe sur le bétail. De plus, il se réserva le monopole de la vente de la glace; ce qui lui assura un revenu assez important, le commerce de la glace étant, dans ce pays brûlant, très fructueux.

Abbas le Grand, qui régnait au début du dix-septième siècle, réglementa les finances de son Empire. Les revenus de l'Etat étaient assez grands à cette époque, tant par les impôts que par les ressources provenant des domaines publics et des monopoles. Ces droits étaient payables, soit en espèces, soit en nature.

Un impôt foncier de 10 0/0 était perçu sur les productions agricoles : blé, orge, etc.

Le coton et la soie étaient frappés d'une redevance spéciale, qui s'élevait au tiers de la production. Il y avait aussi une taxe sur le tabac, dont le taux variait suivant les régions.

Les domaines de l'Etat étaient affermés à des cultivateurs qui devaient donner 3/10 des revenus des terres et 1/7 des productions animales (portées et toisons).

Le roi se réservait le monopole de l'exploitation des mines et des pêcheries de perles.

La frappe de la monnaie rapportait au trésor 2 0/0 de la valeur des lingots monnayés.

Les commerçants et artisans payaient une patente mensuelle de 20 sols pour les boutiques et 10 sols pour les ateliers. Les ouvriers du bâtiment, maçons, charpentiers, menuisiers, étaient exempts de patente, mais étaient obligés de travailler, chaque année, un certain nombre de jours, pour l'Etat.

Les transports sur les routes étaient soumis à des droits de péage, variant suivant les contrées. Le système douanier n'exis-

tait pas, seulement, à la frontière, il était perçu une faible taxe basée sur la charge des chameaux, sans tenir aucun compte de la valeur des marchandises importées.

Dans ce pays où l'eau est rare et si précieuse, l'Etat percevait un droit d'irrigation frappant les cultivateurs utilisant l'eau des rivières.

Les non-musulmans devaient payer un impôt de capitation d'un ducat.

Chaque année, au moment du Novrouz (premier jour de l'an), le roi recevait de nombreux présents dont la valeur totale atteignait une somme à peu près égale à 6 millions de francs.

Les domaines rapportaient annuellement près de 14 millions de francs à l'Etat.

Sur l'impôt foncier, il ne revenait au Trésor qu'une somme de 2 millions de francs; le reste, comprenant des redevances en nature ou en argent, était assigné au traitement des hauts fonctionnaires de l'Etat ou à l'entretien de l'armée. Ce système d'assignations, désigné sous le nom de tiyoul, avait donné lieu à de grands abus, si bien que, peu de temps après Abbas le Grand, le ministre Cheikh-Ali-Khan voulut le réformer, mais devant les protestations et la résistance des intéressés, il dut y renoncer. Ce privilège subsista en Perse jusqu'à la Révolution de 1906, et fut aboli par le premier Parlement persan.

Les droits de douanes rapportaient au Trésor environ 3 millions de francs et le tabac 1 million 1/2.

Le total de ces revenus s'élevait à 700.000 tomans qui représentaient 32 millions de francs.

L'administration des finances subit diverses modifications par la suite, et se trouvait ainsi réglée sous le règne de Fath-Ali-Chah, au début du dix-neuvième siècle.

Les ressources du Trésor provenaient principalement du maliat ou impôt, des khalisseh ou domaines, des pichkech ou présents, des droits de douanes et de péage.

Le maliat comprenait l'impôt foncier, la capitation et la taxe sur les animaux.

L'impôt foncier était perçu en nature, lorsqu'il frappait les produits agricoles pouvant se conserver, tels que les céréales, le coton, la soie, etc.; et en espèces sur les produits périssables, fruits, légumes, etc.

La part due à l'Etat, qui était auparavant de  $1/10$ , fut portée à  $1/5$ . Cet impôt pouvait être perçu en espèces. Dans ce cas, le contribuable devait payer, soit une somme fixe chaque année, soit une redevance par « djérib » ou arpent de terre cultivée ou encore par « joug ».

L'impôt de capitation ne pouvait être soumis à un règlement fixe, car il n'y avait ni organisation d'état civil, ni recensements, ni contrôles, surtout pour les tribus nomades : on faisait généralement payer une taxe par famille dans les villages, ou une redevance fixe par tribu.

L'impôt sur les animaux était, le plus souvent, perçu en argent et par tête de bétail.

L'impôt de la patente n'était pas non plus perçu d'une façon régulière. Dans certaines villes, les commerçants et les artisans payaient une patente mensuelle par boutique ou par atelier. Dans d'autres villes, on fixait une redevance totale pour chaque corps de métier ou genre de commerce qui désignaient, chacun, un chef chargé de régler la perception de cet impôt.

Les domaines étaient ou administrés par des intendants, ou affermés.

Les revenus particuliers du roi n'étaient pas distingués des revenus de l'Etat et les présents reçus par le roi allaient de même au Trésor.

A la fin de chaque année, les gouverneurs de toutes les provinces étaient convoqués à la cour, pour rendre compte de leur gestion administrative et financière. C'était à cette époque-là aussi que le roi nommait de nouveaux gouverneurs ou maintenait les anciens dans leur charge. Dans les deux cas, ces fonctionnaires offraient au souverain une importante somme d'argent, qu'ils se faisaient rembourser au moyen du tafavoute-amal, plus-value du produit de l'impôt. Lorsque le revenu d'une province

augmentait, le gouvernement surchargeait dans la même mesure les contribuables, gardant tout le profit pour lui-même. Par contre, lorsqu'il y avait moins-value, une demande en réduction de la somme à verser au trésor était immédiatement faite : de sorte que les gouverneurs n'étaient jamais lésés.

Les douanes étaient affermées à des fonctionnaires pour des sommes dérisoires; ceux-ci percevaient environ 5 0/0 de la valeur des marchandises. Les droits de péage sur les routes servaient à payer les cavaliers chargés d'assurer la sécurité de ces voies de communications; ils s'élevaient à une somme de 10 chahis à 5 krans par charge transportée, selon la distance et la sécurité.

Lors du passage du Roi ou d'un grand dignitaire dans une contrée, le gouverneur local prélevait des taxes extraordinaires en argent ou en nature pour subvenir aux dépenses occasionnées par la visite de l'hôte auguste.

Dans le système fiscal actuel, aux anciennes taxes sont venus s'ajouter de nouveaux impôts indirects pour la plupart.

L'impôt foncier est le même que celui qui existait sous le règne de Nasser-ed-Dine Chah et date d'une cinquantaine d'années. A cette époque, des contrôleurs avaient été envoyés dans chaque province pour en évaluer les ressources approximatives et y établir le taux de l'impôt en nature ou en argent.

L'état des revenus et des dépenses de chaque région avait été inscrit sur un registre spécial, d'après les rapports des contrôleurs et chaque année, il en était remis une copie aux gouverneurs chargés de l'administration et responsables de la perception des impôts.

La centralisation des revenus n'existant pas, la plus grande partie du total des impôts était dépensée directement dans la province et le surplus seulement était remis au Trésor de l'Etat.

A chaque gouverneur était adjoint un directeur régional des finances qui, le plus souvent, était choisi par le gouverneur lui-même. Celui-ci, pour s'épargner des dépenses, restreignait le plus possible le nombre de ses fonctionnaires; et il arrivait souvent, qu'au lieu de percevoir directement les impôts et de payer

les créanciers, il remettait à ces derniers des traites sur les contribuables, touchées ou négociées au gré des intéressés. Certains directeurs des finances spéculaient eux-mêmes sur la négociation de ces traites. Les gouverneurs percevaient pour leur propre compte le « tafavoute-Amal » comme au temps de Fath-Ali Chah.

Le total des revenus de l'Etat pour l'année 1889-1890 s'élevait à 56.189.716 krans, dont 47 millions provenaient de l'impôt foncier et 8 millions des douanes. Cette même année, les dépenses publiques montaient à 42.233.472 krans, réparties ainsi : Liste civile du roi et de sa famille, traitement des hauts fonctionnaires, pensions des grands personnages : 18 millions de krans. Armée, 18 millions. Affaires étrangères, 1 million. Dépenses diverses, 5.233.412 krans.

Il revenait donc chaque année au Trésor une somme de 14 millions de krans environ.

Ainsi, sous le règne de Nasser-ed-Dine Chah, le budget du pays se trouvait ainsi parfaitement équilibré. Il n'en a pas été de même à partir du règne de Mouzaffer-ed-Dine Chah, époque vers laquelle les finances commencèrent à être dilapidées par les courtisans et les hauts fonctionnaires; si bien que les revenus du pays ne suffirent plus à couvrir les dépenses et le gaspillage. On dut bientôt recourir aux emprunts à l'étranger.

Le premier emprunt, s'élevant à 20 millions de roubles, fut fait à la Russie en 1900. Deux ans après, la Perse fit à ce même pays un nouvel emprunt de 12 millions 1/2 de roubles. En 1904, le gouvernement des Indes lui prêta 300.000 livres sterling. Malheureusement, toutes ces sommes ont été également gaspillées par les grands personnages de la Cour, sans aucun profit pour le pays. Les revenus des douanes, des télégraphes et de la monnaie furent engagés pour le paiement des intérêts et l'amortissement des dettes de l'Etat.

Dès que le gouvernement constitutionnel fut établi, en 1906, on voulut remédier à ce désastreux état de choses en réprimant le gaspillage et en supprimant beaucoup de charges inutiles. Une

loi décida que le tafavoute-amal serait désormais versé au Trésor à titre de revenu de l'Etat. On abolit le tassir, droit qu'avaient les contribuables d'acquitter leur redevance en nature, par une somme d'argent d'une valeur équivalente. Ce droit donnait lieu à des abus, car les plus influents propriétaires payaient une somme, en général, bien inférieure à la valeur réelle de l'impôt en nature.

Grâce à ces réformes, le gouvernement put éviter l'obligation de faire de nouvelles dettes pour des dépenses inutiles.

Cependant, en 1910, le budget ne pouvant être équilibré la Perse dut encore avoir recours à la Russie pour un nouvel emprunt de 60 millions de roubles et aussi à l'Angleterre pour un emprunt de 1.250.000 livres sterling. Ces dettes furent également gagées sur les revenus des douanes et du télégraphe. Pour combler le déficit budgétaire, on créa aussi de nouveaux impôts sur l'opium, l'alcool, le vin, l'abatage, l'enregistrement, les transports, ce qui, d'ailleurs, ne fut pas suffisant pour ramener l'équilibre du budget.

En 1912, on projeta d'émettre un emprunt de 330 millions de krans, afin de pouvoir amortir une partie des anciennes dettes, d'organiser la police du pays et de faire des réformes financières et administratives. Cet emprunt devait être gagé sur toutes les sources de revenu de la Perse. Le trésorier payeur général établit approximativement le tableau des revenus prévus pour l'année 1912-1913, qui furent évalués à 70 millions de krans au maximum, différence admise en prévision du cas où des troubles locaux, assez fréquents dans le pays, empêchaient, en partie, la perception des impôts. Après maints pourparlers, cet emprunt ne put être conclu et le gouvernement dut se contenter d'une avance de 10 millions de krans, faite par la Russie et l'Angleterre en février 1913. Au mois de juin de cette même année, le total de la dette publique s'élevait à 364 millions de krans (6.754.000 livres), dont 4.750.000 livres à la Russie et 2 millions de dette flottante.

Bien que restée neutre, la Perse eut beaucoup à souffrir de

la guerre au point de vue économique, car les Russes et les Turcs, violant sa neutralité, se battirent dans les provinces du Nord et du Nord-Ouest, y semant la ruine. La somme des revenus de tout le pays subit, de la sorte, une diminution considérable.

De plus, le commerce international étant entravé, les recettes de la douane persane tombèrent de 42 millions 1/2 de krans qu'elles étaient en 1913-1914, à 21 millions de krans en 1915-1916.

Cette somme était affectée spécialement au paiement des intérêts et à l'amortissement des emprunts russes et anglais — paiements versés à la Banque d'Escompte et à la Banque Impériale. Mais vers 1915 la Perse avait pu obtenir le moratorium et les 2 millions de krans versés mensuellement par la douane aux deux Banques étaient retournés au Trésor persan.

Le moratorium ayant cessé après la guerre, la Perse reçoit actuellement du gouvernement anglais une avance mensuelle de 3 millions et demi de krans, qui s'ajoute aux dettes contractées antérieurement en Angleterre et aux Indes.

L'Etat des recettes effectuées par les administration financières n'a pas été publié depuis 1914. Mais le tableau suivant, qui concerne l'époque normale de 1912 à 1913 donnera une idée approximative de la situation financière de la Perse.

Les sommes sont données en krans et en chiffres ronds :

|                                                                                                                                                                                    |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Douanes. . . . .                                                                                                                                                                   | 42.889.000 |
| Maliat (impôt foncier, capitation, impôt sur les animaux). . . . .                                                                                                                 | 37.433.000 |
| Khalisseh [domaines (villages, jardins, forêts, etc.). Ces domaines sont situés principalement dans les provinces de Téhéran, d'Azerbaïdjan, de Khorassan et de Kerman.] . . . . . | 6.458.000  |
| Accises (Taxes perçues sur l'opium, l'alcool et les vins, dans un but à la fois fiscal et sanitaire). . . . .                                                                      | 7.016.000  |
| <i>A reporter</i> . . . . .                                                                                                                                                        | 93.776.000 |

|                                                                                                                                                                                                                     |             |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| <i>Report</i> . . . . .                                                                                                                                                                                             | 93.776.000  |
| Patentes (Impôts sur les fabriques, métiers, boutiques, professions, exploitations, etc., perçus à des taux très différents, principalement dans les provinces de Téhéran, du Kurdistan, de Kermanschah.) . . . . . | 238.000     |
| Taxes sur l'abattage et produits des boyaux. (Dans tout l'empire, les boyaux doivent être remis à l'administration des finances.) . . . . .                                                                         | 1.527.000   |
| Mines (Oxyde de fer, fer, cuivre, turquoises, charbon, sel, pétrole) . . . . .                                                                                                                                      | 326.000     |
| Monnaie impériale. . . . .                                                                                                                                                                                          | 691.000     |
| Redevances (provenant des principales concessions)                                                                                                                                                                  | 117.000     |
| Passeports. . . . .                                                                                                                                                                                                 | 1.710.000   |
| Poste. . . . .                                                                                                                                                                                                      | 3.630.000   |
| Télégraphe . . . . .                                                                                                                                                                                                | 2.748.000   |
| Enregistrement. . . . .                                                                                                                                                                                             | 191.000     |
| Navaghel (Taxe sur les transports) . . . . .                                                                                                                                                                        | 1.235.000   |
| Taxes diverses. . . . .                                                                                                                                                                                             | 622.000     |
| Taxe sur les peaux d'agneau. . . . .                                                                                                                                                                                | 502.000     |
| Total. . . . .                                                                                                                                                                                                      | 107.346.000 |

Ces comptes ne sont pas exactement ceux de l'année 1912-1913, une partie de ces recettes ayant été effectuée pour le compte de l'année précédente, et de plus, à ce moment où le tableau avait été publié, les revenus des patentes, de l'accise, des mines, des redevances et de l'enregistrement n'étaient qu'en partie rentrés au Trésor.

Il existe de plus actuellement un impôt sur les immeubles, un autre sur les tabacs, qui, à cette époque-là, n'étaient pas encore appliqués.

Les impôts sont perçus, en général, par les soins de 28 agences financières plus ou moins importantes, suivant la région, ayant à leur tête un directeur des finances responsable.

L'administration générale est confiée au ministre des finances et au trésorier payeur général. Tout d'abord, les pouvoirs de ces deux hauts fonctionnaires étaient séparés, et le trésorier payeur n'avait à répondre devant aucune autorité de son administration. Mais depuis, le gouvernement, ayant constaté le défaut de cette organisation, a limité les pouvoirs du trésorier en le faisant fonctionnaire du ministère des finances.

Les dépenses générales de l'Etat étaient réparties de la façon suivante, d'après l'année 1912-1913 (sommes évaluées en krans) :

|                                                                                   |             |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Cour impériale. . . . .                                                           | 3.187.000   |
| Régent. . . . .                                                                   | 343.000     |
| Parlement. . . . .                                                                | 64.000      |
| Conseil des Ministres. . . . .                                                    | 245.000     |
| Ministère de la Guerre. . . . .                                                   | 21.178.000  |
| Ministère de l'Intérieur. . . . .                                                 | 17.491.000  |
| Gendarmerie. . . . .                                                              | 8.413.000   |
| Ministère de la Justice. . . . .                                                  | 973.000     |
| Instruction publique. . . . .                                                     | 1.056.000   |
| Affaires étrangères . . . . .                                                     | 5.369.000   |
| Postes. . . . .                                                                   | 3.650.000   |
| Télégraphe. . . . .                                                               | 4.362.000   |
| Ministère des Finances. . . . .                                                   | 307.000     |
| Monnaie. . . . .                                                                  | 492.000     |
| Ministère des Travaux publics. . . . .                                            | 683.000     |
| Dépenses extraordinaires . . . . .                                                | 3.570.000   |
| Service des douanes. . . . .                                                      | 4.691.000   |
| Pensions. . . . .                                                                 | 9.436.000   |
| Ambar (greniers). . . . .                                                         | 5.443.000   |
| Dépenses diverses. . . . .                                                        | 11.577.000  |
| Total. . . . .                                                                    | 102.430.000 |
| Annuité des dettes publiques payée directement<br>par la douane, environ. . . . . | 28.000.000  |
|                                                                                   | <hr/>       |
|                                                                                   | 130.430.000 |

De même que les revenus, ces dépenses ne sont pas exactement celles de l'année 1912-1913. Lorsque cet état a été fait, les dépenses de la Régence, du Parlement, du Conseil des ministres, du Ministère des Finances n'avaient pas été entièrement comptées; et il est certain que la somme des dépenses annuelles du Ministère des Finances, par exemple, s'élèvent à plus de 7 millions.

On s'étonnera de voir un pays tel que la Perse, ayant des ressources naturelles aussi vastes, un budget et une dette publique si peu chargés, se trouver dans une situation financière aussi défavorable, rendant nécessaire chaque année la conclusion d'un nouvel emprunt. Les causes en sont multiples :

1° La défectuosité de l'organisation financière, qui joint à un système fiscal suranné une absence de contrôle permettant tous les abus et toutes les exactions; les personnages haut placés ne remplissant pas, d'habitude, leurs obligations envers l'Etat.

2° L'opposition faite par l'étranger, le gouvernement russe surtout, aux réformes financières.

3° Les troubles intérieurs qui imposent au gouvernement persan des frais considérables et empêchent la rentrée des impôts.

Pour améliorer l'état de ses finances, la Perse a engagé, à plusieurs reprises, des conseillers techniques, français, américains ou belges. Mais les difficultés auxquelles ils se sont heurtés les ont empêchés de mener à bien leur œuvre. Espérons qu'il n'en sera plus de même à l'avenir.



## CONCLUSION

Nous avons dit, dans chaque chapitre, quelles réformes étaient nécessaires dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, les finances, l'administration, etc. Toutes ces réformes dépendent elles-mêmes de trois réformes primordiales : si l'une de celles-ci fait défaut, toutes les autres deviennent impossibles, et la Perse ne fera pas de progrès, tant qu'elles n'auront pas été réalisées intégralement. Ce sont :

1° L'organisation de forces de police suffisantes pour assurer l'ordre à l'intérieur.

2° L'extension du réseau des chemins de fer et, d'une manière générale, des moyens rapides de transports.

3° Une réforme financière radicale, faisant disparaître, à la fois, les méthodes surannées et le favoritisme, de façon à faire produire aux impôts, sans abus ni exactions, les ressources dont a besoin un grand pays comme la Perse.

Ces trois réformes constituent un ensemble indissoluble, et les preuves en abondent. Il suffira de citer quelques faits. Les forces de police assurant la sécurité dans le Sud ne peuvent rien dans le Nord et réciproquement, puisqu'on n'a pas les moyens de les transporter rapidement là où leur présence serait néces-

saire : actuellement, il faut deux mois pour traverser l'Empire iranien, du Sud au Nord.

Les moyens de sécurité manquant, les tribus turbulentes refusent de payer l'impôt et se livrent au brigandage. Par suite, le cultivateur ne peut ni travailler, ni vendre ses produits : ceux-ci s'entassent dans quelques localités, alors que la disette règne ailleurs, que le commerce se trouve complètement paralysé, ce qui prive l'Etat de ses revenus. L'impôt ne rentrant pas, le gouvernement demeure dans l'impossibilité d'effectuer aucune amélioration dans le pays. Il se trouve, par là, obligé de contracter à l'étranger des emprunts onéreux, pour lesquels il doit donner en gage ses richesses naturelles et ses sources de revenu, tout en ne pouvant vivre, de cette manière, qu'au jour le jour.

Une réforme radicale s'impose : la Perse devra demander à l'étranger les moyens de la réaliser, c'est-à-dire les capitaux qui lui font défaut, et des techniciens loyaux et capables qui la serviront sans arrière-pensée. Le jour où les réformes nécessaires étant réalisées, la Perse commencera l'exploitation méthodique de ses richesses naturelles, elle n'aura besoin que de peu de temps pour rembourser ses anciens emprunts et conquérir son indépendance économique.

Avant la guerre, le moment était particulièrement favorable : les grandes puissances disposaient de nombreux capitaux, auxquels le change donnait une valeur bien plus considérable encore : le franc valait alors 2 krans 25; aujourd'hui, il ne représente plus que 0 kran 40. En outre, la main-d'œuvre, les matériaux, tous les produits nécessaires à la vie, étaient d'un bon marché exceptionnel : maintenant l'existence est, d'une manière générale, aussi chère en Perse qu'en Europe. Il faudrait, par conséquent, pour réaliser les réformes, des capitaux six ou sept fois supérieurs à ceux qui auraient suffi avant la guerre. Mais, quoi qu'il en soit, les réformes sont également urgentes, et l'étranger en bénéficiera dans la même mesure que les Persans.

Une fois que les réformes essentielles seront accomplies, toutes les autres se réaliseront sans peine.

Pour l'agriculture, le point principal est une meilleure utilisation du régime des eaux, la sécheresse causant, comme on le sait, des dommages incalculables à la Perse. Il faudra construire des barrages, des canaux d'irrigation, des puits artésiens, capter les sources et détourner les rivières qui vont se perdre dans les sables; arrêter le déboisement et, dans toute la mesure du possible, reconstituer les forêts détruites.

Des écoles d'agriculture, des écoles vétérinaires, des banques agricoles seront fondées; on introduira en Perse l'outillage moderne, l'usage des engrais chimiques et les cultures industrielles que la Perse ne connaît pas encore, mais que son climat permet; il faudra combattre les maladies du bétail et détruire les insectes nuisibles.

L'industrie devra être protégée par des tarifs douaniers plus élevés qu'ils ne le sont actuellement, mais combinés de façon à ne pas nuire au commerce et cela, jusqu'au moment où elle aura pris un essor suffisant pour ne plus craindre la concurrence étrangère. On formera des ingénieurs, des contremaîtres, des ouvriers d'art; les anciennes industries tombées en décadence seront relevées et encouragées; des machines de toutes sortes seront introduites en grand nombre; des banques industrielles ouvertes; des exploitations minières seront organisées partout où existent, à la fois, des gisements, le combustible et les matières premières nécessaires; les forces motrices naturelles seront utilisées. Dans l'industrie et aussi dans le commerce, une législation analogue à celle qui existe ailleurs protégera la main-d'œuvre.

Comme l'industrie, le commerce extérieur aurait besoin actuellement de la protection douanière. Des mesures seront prises pour faciliter au commerce l'usage des nouveaux moyens de communications. Les poids et mesures, si variés aujourd'hui, seront unifiés dans toute la Perse; l'adoption du système métrique présenterait de grands avantages. Des Ecoles commerciales sont à créer. L'Etat devra favoriser par tous les moyens la création de Sociétés par actions, mais en les soumettant à son contrôle; il procéderait de même pour les Banques, les Chambres

et les Bourses de Commerce et les autres organisations économiques. Il faudra enfin une législation en rapport avec les exigences du commerce international.

Quelques novateurs se sont déjà mis à l'œuvre pour réaliser ce programme, et la Perse doit beaucoup à M. Hussein Khan Alaï, ancien Ministre des Travaux Publics, qui, pendant son passage au pouvoir, a créé une Ecole pratique d'agriculture, la Chambre de Commerce de Téhéran et a pris, en faveur des travaux publics, du commerce et de l'agriculture, tout un ensemble de dispositions dont l'expérience a démontré l'utilité.

Les étrangers ont leur rôle à tenir dans ce travail de réorganisation d'un pays qui fut le berceau de la civilisation antique et qui aura certainement, dans un avenir prochain, une renaissance générale. Il faut souhaiter que les Français y prennent une part active. Les Persans, qui ont toujours ressenti une vive sympathie pour la France, seraient heureux d'entretenir avec elle des relations amicales très suivies et de la voir reprendre et améliorer la place qu'elle occupait autrefois dans son commerce extérieur, avant que la Russie n'eût supprimé le transit. Espérons que la voie du Caucase sera bientôt libre de nouveau pour permettre aux Français de passer facilement en Perse avec leurs marchandises; les Persans sont prêts à faire bon accueil à leur science pratique, à leur initiative et à traiter avec eux d'intéressantes affaires, dont chacun des deux pays pourra tirer un large profit.

Vu : le Président de la thèse :

Paris, 18 octobre 1920.

GASTON JÈZE.

Vu : le Doyen,

F. LARNAUDE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. APPELL.

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Chardin.** — Voyage en Perse.

**G. Demorgny.** — Les Institutions financières en Perse. (Leroux, Paris.)

**Djemal Zadé.** — Guendjé-Chayégan. (Imprimerie Gavyani, Berlin.)

**Ch. Huart.** — Histoire des Arabes. (Gauthier, Paris.)

**J. Malcom.** — Histoire de Perse.

**J de Morgan.** — Mission scientifique en Perse. (Leroux, Paris.)

**Motamenel-Molk.** — Recueil des Traités. (Imprimerie Pharos, Téhéran.)

**Rapports annuels de l'Anglo-Persian Oil Cy.**

**Rapports annuels de l'Imperial Bank of Persia.**

**Élisée Reclus.** — Géographie universelle.

**Statistiques douanières de la Perse.** (Imprimerie de Téhéran, Téhéran.)

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                               | Pages |
|---------------------------------------------------------------|-------|
| AVANT-PROPOS . . . . .                                        | 1     |
| CHAPITRE PREMIER — Aperçu géographique . . . . .              | 5     |
| CHAPITRE II. — Productions agricoles . . . . .                | 13    |
| La propriété . . . . .                                        | 15    |
| Les forêts . . . . .                                          | 17    |
| Pâturages . . . . .                                           | 18    |
| Cultures alimentaires . . . . .                               | 19    |
| Cultures industrielles . . . . .                              | 24    |
| CHAPITRE III. — Productions animales . . . . .                | 29    |
| CHAPITRE IV. — Productions minières . . . . .                 | 37    |
| CHAPITRE V. — Industrie . . . . .                             | 45    |
| CHAPITRE VI. — Commerce et moyens de communications . . . . . | 57    |
| Routes . . . . .                                              | 57    |
| Chemins de fer . . . . .                                      | 61    |
| Navigation . . . . .                                          | 65    |
| Postes . . . . .                                              | 70    |
| Télégraphe et téléphone . . . . .                             | 71    |
| Colis postaux . . . . .                                       | 72    |

|                                       | Pages |
|---------------------------------------|-------|
| Poids et mesures. . . . .             | 73    |
| La monnaie . . . . .                  | 74    |
| Banques. . . . .                      | 76    |
| Traités de commerce. . . . .          | 79    |
| Régime douanier. . . . .              | 81    |
| Importations et exportations. . . . . | 83    |
| CHAPITRE VII. Finances . . . . .      | 95    |
| CONCLUSION. . . . .                   | 109   |
| BIBLIOGRAPHIE . . . . .               | 113   |



